N° 218 1er Novembre 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Résurrection de la chair

La foi de l'Église

La résurrection des morts est article de notre foi. « Je crois à la résurrection de la chair », dit le symbole apostolique. « Et j'attends la résurrection des morts », confesse celui de Nicée. Le Concile de Braga, en 561, anathématise quiconque attribue la formation de notre corps au diable, et refuse, comme Manichée et Priscillien, de croire à la résurrection[1]. Le Concile de Tolède, en 675, rattache la résurrection de la chair à la résurrection du Christ.

Nous professons qu'il y aura, sur le modèle de celle de notre Chef, Jésus-Christ, une vraie résurrection de la chair. Nous croyons que nous ressusciterons, non pas avec un corps aérien ou dans une autre chair quelconque, mais dans celle où nous vivons, existons et nous mouvons. Ayant parfait en lui-même l'exemplaire de cette sainte résurrection, le même Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, gagne par son ascension le trône du Père assis

1. Anathem., 12. D. B., n. 242.

à la droite de Dieu, il est attendu, à la fin des siècles, comme juge des vivants et des morts. Il viendra du ciel avec les saints, anges et hommes, pour faire le jugement, rendre à chacun la récompense qui lui est due selon ce qu'il aura fait en cette vie dans le corps, soit le bien, soit le mal. Nous croyons que l'Église catholique, rachetée au prix de son sang, régnera avec lui toujours... Établis dans son sein, nous croyons à un seul baptême et confessons notre foi en la rémission des péchés. Par cette même foi, nous croyons aussi véritablement à la résurrection des morts et nous attendons les joies du siècle futur. Il nous reste à prier et à demander que le Fils, ayant fait et achevé le jugement, ayant remis son royaume à Dieu le Père, nous fasse participer à son règne pour que, grâce à cette foi par laquelle nous avons adhéré à lui, nous régnions avec lui sans fin [2].

Le symbole de saint Léon IX dit :

Je crois aussi la vraie résurrection de la même chair que je porte maintenant, et la vie éternelle [3].

Et la profession de foi imposée par Innocent III à Durand de Osca et ses compagnons Vaudois contient cet article :

Nous croyons de cœur et confessons de bouche la résurrection de cette même chair que nous portons maintenant. De celle-là même et non d'une autre [4].

L'Église a multiplié les affirmations de sa foi pour préserver les fidèles des négations obstinées et toujours renaissantes.

Les Sadducéens, au temps de Notre-Seigneur, niaient l'existence des esprits et des anges et se moquaient de la résurrection. Les Grecs s'irritaient ou souriaient des

2. D. B., n. 287.
3. D. B., n. 347.
4. D. B., n. 427.

affirmations chrétiennes, soit par matérialisme, soit par attachement à cette forme de spiritualisme platonicien qui voit dans l'union de l'âme au corps un état violent, dans le corps une prison et dans la mort une délivrance. Dès l'âge apostolique, des hérétiques comme Hyménée et Philète entendaient les paroles du Sauveur d'une résurrection purement spirituelle : le passage, déjà accompli pour les justes, de la mort du péché à la vie de la grâce. Hostiles au corps, dans lequel ils dénoncent l'œuvre du Principe du mal, les gnostiques rejettent l'idée d'une restauration de la chair. Les origénistes, sans nier absolument le dogme chrétien, attribuent aux ressuscités — on s'imagina du moins qu'ils leur attribuaient — des corps aériens ou sphériques n'ayant rien de commun avec la forme et l'organisme humains. Depuis lors, toutes les doctrines rationalistes, surtout d'inspiration matérialiste, mais aussi les faux spiritualismes, tels, de nos jours, le spiritisme et la théosophie, nient la résurrection ou, ce qui est pire, en corrompent radicalement la notion. Le rationalisme, même s'il admet Dieu et l'âme immortelle, n'a pas de raison d'affirmer la résurrection, puisqu'il rejette la révélation divine. Pour tout matérialisme, la résurrection de la chair n'a pas de sens : dans une telle conception du monde, point de vie future, point d'âme immortelle ni de puissance divine qui veuille restaurer dans son intégrité sa créature. Certains spiritualismes frelatés substituent à la résurrection finale, miracle gratuit de la bonté divine, le cycle sans fin des réincarnations réglées par la nécessité inéluctable et aveugle de *Karma*.

A ces contradictions de l'esprit humain, opposons la lumière de la révélation divine, lentement progressive dans l'Ancien Testament, parfaite et éclatante dans le Nouveau.

L'Ancien Testament

Les historiens indépendants qui nient la révélation divine et considèrent toutes les doctrines religieuses comme d'origine purement humaine cherchent à expliquer la foi juive et chrétienne à la résurrection par des emprunts aux religions non révélées : religion babylonienne, égyptienne, parsisme, etc. Mais nos spécialistes ont établi que la religion babylonienne réserve la résurrection à quelques êtres de choix, loin de l'étendre à l'universalité des créatures humaines; que, si l'Égypte avait joué un rôle déterminant sur la croyance d'Israël, le développement de celle-ci aurait été tout autre, sans compter que la résurrection à l'égyptienne, à l'instar d'Osiris, était expliquée dans le mythe avec des détails si étranges et si scabreux qu'elle aurait plutôt détourné les Juifs de croire à la résurrection, s'ils n'y avaient été portés par des raisons très hautes et par l'autorité des prophètes tenus pour divinement inspirés; que la religion des Gathas et celle des Mages ignorent la résurrection; que la croyance juive n'a pu provenir d'un contact tardif avec le parsisme [5].

C'est, explique le P. Lagrange, une doctrine, en substance très ancienne, commune à tous les Sémites. « Si l'on songe à l'influence extraordinaire exercée par la Chaldée dans le domaine religieux et au nombre assez élevé de croyances communes à tous les Sémites, on ne sera pas éloigné de placer la résurrection des morts parmi les idées dont se préoccupait le monde ancien vers 2000 avant Jésus-Christ, et le soin pris des sépultures trouve

5. Cf. M.-J. Lagrange, *Le Judaïsme avant Jésus-Christ*, voir la table au mot *Résurrection*.

encore dans l'espérance de la résurrection une explication plus complète. »

Quoi qu'il en soit de l'antiquité et de la diffusion, chez les Sémites, de l'idée de résurrection, la foi du peuple d'Israël ne s'explique que par l'enseignement des prophètes inspirés. Elle n'apparaît d'abord qu'avec une clarté douteuse, mais qui va croissant jusqu'à la pleine lumière évangélique.

Les livres des Rois racontent des miracles de résurrection qui sont comme une lointaine figure. Élisée ressuscite le fils de la Sunamite en s'étendant sur l'enfant mort, visage contre visage, les mains sur les mains (II Reg., IV, 32 ss.). Un homme, jeté dans le sépulcre du prophète, ressuscite au contact de ses ossements (II (IV) Reg., XIII, 21).

Anne, mère de Samuel, chante dans son cantique d'action de grâces :

Iahvé fait mourir et il fait vivre.
Il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter.
(I Sam., II, 6.)

La restauration du peuple d'Israël à une vie nouvelle est décrite par Isaïe sous la figure de la vie rendue aux morts :

Tes morts vivront, leurs cadavres ressusciteront;
réveillez-vous, chantez, vous qui gisez dans la poussière,
Car ta rosée est une rosée de lumière,
et du sein de la terre les ombres renaîtront.
(Isaïe, XXVI, 19.)

Et de même dans la fameuse vision d'Ézéchiel :

La main de Iahvé fut sur moi, et Iahvé me fit sortir en esprit et me plaça au milieu de la plaine, et elle était couverte d'ossements. Il me fit passer près d'eux, tout

autour; ils étaient en très grand nombre sur la face de la plaine, et voici qu'ils étaient tout à fait desséchés. Et il me dit : « Fils de l'homme, ces ossements revivront-ils ? » Je répondis : « Seigneur Iahvé, vous le savez. » Et il me dit : « Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Ossements desséchés, entendez la parole de Iahvé ! » Ainsi parle le Seigneur Iahvé à ces ossements : Voici que je vais faire entrer en vous l'esprit, et vous vivrez. Je mettrai sur vous des muscles, je ferai croître sur vous de la chair et j'étendrai sur vous de la peau; je mettrai en vous l'esprit, et vous vivrez; et vous saurez que je suis Iahvé (Ézech., XXXVII, 1 sq.).

Ne faisons pas état du texte de Job (XIX, 25-27), qui ne se rapporte pas à la résurrection [6], bien que plusieurs versions anciennes l'aient infléchi dans ce sens.

Chez le prophète Daniel, l'espoir de la résurrection apparaît déjà clairement :

> Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour une vie éternelle, les autres pour les opprobres, pour la réprobation éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en auront conduit beaucoup à la Justice seront comme les étoiles, éternellement et toujours (XII, 2-3).

6. Je sais que mon vengeur est vivant
et qu'il se lèvera le dernier sur la poussière.
Alors, de ce squelette revêtu de sa peau,
de ma chair je verrai Dieu.
Moi-même je le verrai, mes yeux le verront et non un autre;
mes reins se consument d'attente au dedans de moi.
(Trad. Crampon.)

Les *Septante* traduisent ainsi les vv. 25-26 : « Je sais qu'éternel est celui qui doit me délivrer, que sur la terre se lèvera ma peau qui a souffert cela; car c'est de la part du Seigneur que ces choses ont été accomplies pour moi. »

Et la *Vulgate* : « Je sais que mon rédempteur est vivant et, qu'au dernier jour, je me lèverai de la terre, et de nouveau je serai recouvert de ma peau, et dans ma chair je verrai mon Dieu. »

Au temps des Macchabées, l'espoir dans la résurrection est devenu source de force dans le martyre enduré pour la Loi. Les frères Macchabées confessent leur foi devant le tyran. Le second, sur le point de rendre le dernier soupir, après d'affreux tourments, s'écrie :

> Scélérat que tu es, tu nous ôtes la vie présente, mais le Roi de l'univers nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour être fidèles à ses lois.

Après lui, on torture le troisième. A la demande du bourreau, il présenta sa langue aussitôt et tendit ses mains, et il dit :

> Je tiens ces membres du Ciel, mais à cause de ses lois je les méprise, et c'est de lui que j'espère les recouvrer un jour.

Le quatrième, sur le point d'expirer, dit à son tour :

> Heureux ceux qui meurent de la main des hommes avec l'espérance qu'ils tiennent de Dieu d'être ressuscités par lui ! Pour toi, la résurrection ne sera point pour la vie (II Mach., VII, 9, 11, 14).

Le témoignage est clair et formel à souhait.

L'auteur du livre, ayant rapporté que Judas Macchabée, après la bataille contre Gorgias, fit une collecte en vue de faire offrir des sacrifices pour les Juifs qui avaient trouvé la mort au combat, remarque :

> Belle et noble action, inspirée par la pensée de la résurrection, car, s'il n'avait pas cru que les tués dussent ressusciter, c'eût été chose inutile et vaine de prier pour des morts (II Mach., XII, 43-44).

L'épisode sanglant et terrible de la mort de Razis n'est pas moins éloquent.

Pour échapper aux soldats de Nicanor, Razis, un des anciens de Jérusalem,

> se jeta sur son épée, aimant mieux mourir noblement que de tomber entre des mains criminelles et de subir des outrages indignes de sa propre noblesse. Mais comme, dans sa précipitation, il ne s'était pas frappé au bon endroit, voyant la foule se ruer par les portes, il courut avec courage en haut de la muraille et se précipita bravement sur la foule. Tous reculèrent aussitôt, et il se forma un espace vide au milieu duquel il tomba. Respirant encore et l'âme enflammée, il se releva, tout ruisselant de sang, et, malgré d'horribles blessures, il traversa la foule en courant et, debout sur une roche qui se dressait là, ayant déjà perdu tout son sang, il s'arracha les entrailles, les jeta des deux mains sur la foule et pria le Maître de la vie et de l'âme de les lui rendre un jour; ce fut ainsi qu'il mourut (II Mac., XIV, 42-46).

« Vers le temps des Macchabées, ou même plus tôt, écrit le P. Lagrange, Israël ne s'était pas tenu à cet état ancien du dogme (croyance à une survie atténuée et misérable comme celle des ombres). A mesure que le sentiment religieux, de national... devenait plus individuel, plus intime, plus tendre, les âmes saintes ne pouvaient consentir à être séparées pour toujours de leur Dieu à la façon des ombres dans le Chéol. Le désir ardent de vivre auprès de lui ne reposait pas sur une conception de la nature purement spirituelle de l'âme délivrée du corps par la mort, mais exigeait plutôt une vie nouvelle du corps dans lequel l'Israélite était venu adorer Dieu au temple, avec lequel il habiterait un monde meilleur, en communion plus étroite avec Dieu. Cette espérance s'était fortifiée durant les guerres religieuses rendues nécessaires par l'intolérance brutale des Syriens. Dieu ne ren-

drait-il pas à la vie les corps livrés au supplice pour lui?[7] »

Cependant, la foi en la résurrection ne devint pas universelle en Israël. Si quelques apocryphes préchrétiens la professent, d'autres la passent sous silence ou même la nient. Ce sera, au temps du Christ, un objet de controverse entre les Sadducéens et les Pharisiens.

Le témoignage du Nouveau Testament

La doctrine du Nouveau Testament est parfaitement claire, elle ne laisse aucun doute sur le fait de la résurrection universelle et elle dégage le mystère de toutes les conceptions grossières que les Israélites, trop peu spirituels, mêlaient à cette espérance.

Les Évangiles

Les Synoptiques. — Jésus affirme la résurrection contre les négations des Sadducéens, en corrigeant leurs adversaires, les Pharisiens, qui s'en faisaient une idée trop banale et matérielle (Luc, xx, 27-37; Marc, xii, 18-26; Matth., xxii, 23-31).

Les Sadducéens, plus ou moins matérialistes, fortifiés dans leur résistance à la foi en la résurrection par le sentiment commun des penseurs grecs, qu'ils fussent platoniciens, épicuriens ou stoïciens (car le retour périodique admis par ces derniers est tout autre chose que la résurrection), opposaient volontiers aux Pharisiens un argument, ou plutôt une difficulté, qu'ils croyaient décisive contre la résurrection. La loi mosaïque prescrivait à tout Israélite, même déjà marié, d'épouser la veuve de son

7. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 447.

frère décédé sans enfant, afin de lui susciter une postérité (Lévirat). Les Sadducéens supposaient donc le cas d'une femme devenue tour à tour l'épouse de sept frères, morts l'un après l'autre sans postérité, et demandaient duquel des sept qui l'eurent pour épouse elle serait la femme au jour de la résurrection. L'objection gênait les Pharisiens, qui se représentaient les ressuscités vivant à nouveau sur la terre à peu près dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, avec cette différence que les femmes jouiraient d'une fécondité inouïe, bien propre à dédommager les stériles. Désireux de savoir ce qu'en pense Jésus, des Sadducéens lui proposent le cas.

Jésus répond :

> Les enfants de ce siècle prennent des femmes et des maris, mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part à cet autre siècle et à la résurrection des morts ne prennent pas de femmes ni de maris, car ils ne peuvent plus mourir désormais, car ils sont comme des anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection [8].

Ainsi Jésus, répondant à l'objection des Sadducéens, complète la révélation sur la vie des ressuscités. Puis il affirme le fait, et le fonde sur l'Écriture. Au lieu de citer Isaïe ou Daniel, dont les Sadducéens auraient récusé l'autorité — car ils n'admettaient que le Pentateuque —, il invoque le témoignage de Moïse. Pour les Pharisiens, toutes les fois qu'un commandement de la Thorah mentionne une récompense, il fait allusion à la résurrection des morts, car bien souvent la récompense n'est pas donnée dans cette vie. L'immortalité platonicienne de l'âme

8. Luc, xx, 34-36. — Mc., xii, 24-25 : « Ne seriez-vous pas dans l'erreur parce que vous ne comprenez ni les Écritures ni la puissance de Dieu ? Car lorsqu'on ressuscitera des morts, on n'épousera plus, on ne sera plus épousée; mais on sera comme des anges dans les cieux. » Rédaction presque identique dans Mt., xxii, 29-30.

n'étant pas dans la perspective religieuse des Israélites, lorsque l'Écriture parlait d'une survie, cette survie devait s'entendre de la résurrection. On s'explique ainsi la réponse de Jésus.

> Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse, à l'endroit du « Buisson », comment Dieu lui parla, disant : « Je suis le « Dieu « d'Abraham » et « Dieu d'Isaac » et « Dieu de Jacob ». Il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants. Vous êtes grandement dans l'erreur [9].

« Ces grands ancêtres, aux yeux de Dieu, sont toujours des vivants [10]; l'existence affaiblie des ombres est-elle vraiment une vie ? Est-ce donc la récompense que Dieu donne à ses amis ? Ils ont soupiré après sa présence, lui aussi veut les avoir auprès de lui. S'ils ne sont pas ressuscités, ils vivent assez pour l'être un jour, et ils ne seront pas frustrés de la vie éternelle [11]. »

L'Évangile de saint Jean. — Après la guérison de l'infirme de la piscine de Bézatha, Jésus explique qu'il use de son droit divin de guérir le jour du sabbat :

> Comme le Père ressuscite des morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut... En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à celui qui m'a envoyé a la vie éternelle... L'heure vient, et elle est venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront... L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils en sortiront : ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie; ceux qui auront fait le mal,

9. Mc, XII, 26-27. Cf. Mt., XXII, 31-32; Lc, XX, 37-38.
10. « Car tous vivent pour Lui » (Lc, XXII, 38).
11. Lagrange, *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 449.
Je lui emprunte, en la résumant dans ses termes mêmes, l'explication qui précède.

pour une résurrection de condamnation (Jean, v, 24, 25, 28-29).

La résurrection des morts au dernier jour sera l'œuvre du Christ. L'éveil à la vie éternelle sera la récompense de la foi dans le Fils.

> Or, la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Car telle est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui possède la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour (Jean, vi, 39-40).

Plus loin, Jésus déclare :

> Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour (Jean, vi, 54).

La foi et l'Eucharistie donnent la vie spirituelle, qui est déjà le commencement de la vie éternelle, mais la vie spirituelle n'empêche pas la mort du corps : à la fin seulement, le corps sera associé à l'immortalité. Mais la résurrection commence dès maintenant, puisque les morts spirituels entendent la voix du Fils et saisissent en lui, par la foi, la vie spirituelle, condition de l'éveil physique à la vie éternelle et principe réel, acquis dès ce monde, de la résurrection à venir : « Quiconque voit le Fils et croit en lui *possède* la vie éternelle... » Il n'y a ainsi nulle opposition, mais harmonie parfaite entre la résurrection corporelle et la résurrection spirituelle [12].

Le récit de la résurrection de Lazare est présent à tous les esprits, et le divin dialogue :

— Ton frère ressuscitera.

12. Cf. Lagrange, *L'Évangile selon saint Jean*, p. 149.

— Je sais qu'il ressuscitera lors de la résurrection au dernier jour.

— Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours, le crois-tu ?

— Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui viens dans le monde.

Les résurrections opérées par Jésus, celle du fils de la veuve de Naïm, de la fille de Jaïre, celle de Lazare, sont une preuve tout ensemble de la divinité de son message et de la certitude de notre résurrection promise en ce message. La puissance du Christ sur la mort éclate dans les faits accomplis, et particulièrement dans sa propre résurrection : cette même puissance apparaîtra dans l'universelle résurrection des corps à la fin des temps; le passé garantit le futur. Cet argument sera l'un des thèmes courants de la prédication apostolique.

Le témoignage des Apôtres

Les Actes. — Dans le livre des Actes, la résurrection de Jésus, la résurrection future des morts sont au premier plan du message apostolique.

Pendant que Pierre et Jean parlaient au peuple, survinrent les prêtres, le capitaine du Temple et les Sadducéens mécontents de voir qu'ils enseignaient le peuple et annonçaient, en la personne de Jésus, la résurrection des morts (Act., IV, 2).

Paul proclame la résurrection à Athènes.

Lorsqu'ils l'entendirent parler de résurrection des morts, les uns se moquèrent, les autres dirent : « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (Act., XVII, 18-32).

Il défend la résurrection devant ses accusateurs à Jérusalem et provoque à ce sujet une dispute entre les Sadducéens et les Pharisiens :

> Mes frères, je suis Pharisien, fils de Pharisiens : c'est à cause de l'espérance en la résurrection des morts que je suis mis en jugement. Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il s'éleva une discussion entre les Pharisiens et les Sadducéens, et l'assemblée se divisa. Car les Sadducéens disent qu'il n'y a point de résurrection des morts, ni d'ange ni d'esprit, tandis que les Pharisiens affirment l'un et l'autre (Act., XXIII, 6-8).

Devant le procurateur Festus, Paul déclare :

> Je te confesse que je sers le Dieu de nos Pères selon la religion qu'ils appellent une secte, croyant tout ce qui est écrit dans la loi et les prophètes et ayant en Dieu cette espérance, comme ils (les Juifs) l'ont eux-mêmes, qu'il y aura une résurrection des justes et des pécheurs (XXIV, 15).

Et en présence du même Festus et du roi Agrippa :

> Et maintenant je suis mis en jugement parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères, promesses dont nos douze tribus, en servant Dieu sans relâche nuit et jour, attendent la réalisation. C'est pour cette espérance, ô roi, que les Juifs m'accusent. Vous semble-t-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts ? (XXVI, 6-8.)

Les Juifs ont essayé de le faire périr. Grâce à Dieu, il a pu leur échapper et il est « resté debout, rendant témoignage, devant les petits et les grands, sans dire autre chose que ce que Moïse et les prophètes ont prédit, savoir que le Christ devait souffrir et que, ressuscité le premier d'entre les morts, il annoncerait la lumière au peuple et aux Gentils... » (XXVI, 22-23).

Les Épîtres. — Dans ses lettres aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Romains, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, à Timothée, Paul affirme sa foi en la résurrection. C'est certainement une des vérités qui lui tiennent le plus à cœur, tant il la sent essentielle au Message du Seigneur, dont il est l'apôtre. Mais, en général, il y fait des allusions rapides. Ce point de foi ne fait pas habituellement de difficulté spéciale. A Corinthe, cependant, des doutes se sont élevés, qui obligent l'apôtre à traiter longuement de cette grande espérance chrétienne et à la défendre contre les arguments des incroyants ou les difficultés des sceptiques.

Nous transcrirons intégralement cette page admirable, en introduisant chaque fragment par de brèves explications empruntées, ainsi que la traduction, au magnifique commentaire du R. P. Allo [13].

A Corinthe, donc, des sages ou des libertins, tout en admettant plus ou moins le fait de la résurrection du Sauveur qui tenait une place centrale dans l'enseignement chrétien, contestaient la participation future des fidèles à la résurrection du Christ, à plus forte raison la résurrection universelle. Trompés par les préjugés de la sagesse hellénique contre la matière, spiritualistes à l'excès, ils n'espéraient pas recouvrer leurs corps. Cela les intéressait peu. L'immortalité de l'âme leur suffisait.

Paul va leur montrer, par une discussion ferme et persuasive, l'illogisme de leur position. S'ils nient la résurrection finale des morts, ils doivent nier aussi celle du Christ, mais alors toute la religion chrétienne n'est qu'illusion. Il est absurde de dénier à la toute-puissance divine le pouvoir de ressusciter les morts. Elle donne

13. *La première Épître aux Corinthiens*, pp. 386-454.

dans le monde tant de signes de ses infinies ressources. Elle pourra bien aussi remuer nos cendres et nous donner une chair immortelle et incorruptible. C'est le thème de ce discours de « sagesse ».

Il rappelle d'abord ce qu'il leur a prêché, comme tous les apôtres, et que les Corinthiens ont cru : le fait de la résurrection du Sauveur, base de nos espérances, ses apparitions à Céphas, à Jacques, aux apôtres assemblés, à plus de cinq cents frères à la fois, encore vivants pour la plupart, à lui-même, l'ancien persécuteur, l' « avorton » en qui la grâce n'a pas été vaine et qui s'est donné plus de mal que tout autre.

> Mais s'il est proclamé que le Christ est ressuscité des morts, comment certains parmi vous disent-ils qu'il n'est pas de résurrection des morts ?
>
> Pourtant, si une résurrection de morts n'est pas, Christ non plus n'est pas ressuscité ; mais si Christ n'est pas ressuscité, vide par conséquent est notre prédication, vide aussi notre foi. Il se trouve même que nous sommes faux témoins de Dieu, parce que nous avons témoigné en dépit de Dieu qu'il a ressuscité le Christ — qu'il n'a pas ressuscité si, de fait, les morts ne ressuscitent pas. Car si des morts ne ressuscitent pas, Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi, vous êtes encore dans vos péchés !
>
> Par conséquent aussi, ceux qui se sont endormis en Christ sont perdus.
>
> Si nous ne sommes que des gens qui auront espéré dans cette vie-ci en Christ, — et cela seulement, — nous sommes à plaindre plus que tous les hommes !

Tel est le premier raisonnement de l'Apôtre. Les Corinthiens ne pouvaient pas le trouver inopérant, illogique. Sans doute, il ne répugne pas, il n'est pas en soi contradictoire que Jésus soit ressuscité et que nous ne ressuscitions pas nous-mêmes. Mais, dans l'ensemble de la doctrine évangélique et apostolique, le sort du Christ et celui

des chrétiens sont liés. Si une résurrection des morts est possible, — et elle l'est, puisque celle du Christ a eu lieu, — elle sera effective pour tous. Si elle ne doit pas être, celle du Christ non plus n'a pas été. Il a menti en l'annonçant, et rien ne tient dans son message. Il n'est donc pas le Sauveur, et les hommes ne sont pas rachetés. Nous sommes dans nos péchés, le salut est une illusion. Mais, en fait, Christ est ressuscité. Nous ressusciterons donc. Le fait dûment établi de sa victoire sur la mort garantit la nôtre.

> Maintenant, Christ est pourtant ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. Car après que par un homme est venue la mort, par un homme aussi viendra la résurrection des morts. Ainsi, en effet, qu'en Adam tous meurent, de même aussi c'est dans le Christ que tous seront vivifiés. Mais chacun au rang qui est le sien : le Christ, prémices, ensuite ceux qui sont au Christ, à sa Parousie. Et puis, la fin ! une fois qu'il livre la royauté au Dieu et Père, une fois qu'il aura réduit à rien toute principauté et toute domination et puissance. Car il faut qu'il règne « *jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds* ». Et le dernier ennemi qui est réduit à rien, c'est la Mort. Car Dieu *a mis tout sous ses pieds*.
>
> Mais quand on dit que tout a été soumis, il est évident que c'est à l'exception de celui qui lui a soumis le tout. Et une fois que lui aura été soumis le tout, alors le Fils lui-même sera aussi soumis à celui qui lui a soumis le tout, afin que Dieu soit tout en toutes choses (20-28).

Suit une série d'apostrophes relevant l'inconséquence qu'il y aurait à ne pas admettre la résurrection. A quoi bon se faire baptiser pour les morts ? A quoi bon nous exposer au danger à toute heure, si l'Évangile est vain ?... Si les morts ne ressuscitent pas, « *mangeons et buvons, car nous mourrons demain* ».

Paul comprend d'ailleurs parfaitement les difficultés qui arrêtent les Corinthiens ébranlés dans leur foi en la

résurrection. Ils se demandent comment un corps mort et tombé en pourriture, puis en poussière, peut ressusciter, ce que pourra bien être ce corps nouveau, d'où il sera tiré. L'Apôtre leur rappelle donc les analogies que la nature nous met chaque jour sous les yeux. Dans le monde végétal, la semence pourrit en terre pour s'épanouir dans la vie de la plante. L'épi est plus qu'un grain, mais ne vient que du grain auquel il est donc en quelque sorte identique. De même la corruption de nos corps prépare leur retour à une vie nouvelle. Dieu l'a ainsi réglé, dont la toute-puissance crée sur la terre tous les vivants, l'infinie variété des espèces animales et, dans le ciel, les astres, le soleil, la lune, les étoiles, dans l'éclat et la splendeur propres à chacun. Quand sa toute-puissance se manifeste ainsi, pourquoi serait-elle bornée à créer les corps que nous voyons à présent ? Il en peut faire d'autres qui apparaîtront, après les corps actuels, comme le grain lève après les semailles.

Cependant l'on dira : « Comment les morts font-ils à ressusciter ? mais avec quelle sorte de corps reviennent-ils donc ? »

L'insensé ! Toi, ce que tu sèmes, cela ne prend pas vie s'il n'est venu à mourir; et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps qui se fera que tu sèmes, mais un grain nu, de froment si l'on veut, ou de quelqu'une des autres espèces; mais Dieu lui donne un corps conforme à ce qu'il a voulu, et à chacune des graines un corps qui lui est propre.

Toute chair n'est pas la même chair, mais autre est celle des hommes, autre la chair des bestiaux, autre la chair des oiseaux, autre celle des poissons. Et il y a des corps célestes, il y a des corps terrestres; mais d'une nature est l'éclat des célestes, d'autre nature celui des terrestres; autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, autre l'éclat des étoiles; car une étoile diffère d'une étoile en éclat.

Ainsi de la résurrection des morts :

Les semailles se font dans la corruption, la levée dans l'incorruptibilité; les semailles se font dans la honte sordide, la levée dans la gloire ; les semailles se font dans l'impuissance, la levée dans la puissance ; les semailles sont d'un corps psychique, la levée d'un corps spirituel. S'il existe un corps psychique, il en existe aussi un spirituel (35-44).

Ce n'est pas là, observe le P. Allo, une conclusion logique, mais une affirmation triomphale. La preuve n'est pas dans l'exemple évoqué, mais dans les oracles du Seigneur : « Ils seront comme les anges de Dieu. » Paul évite les deux extrêmes : de se figurer la résurrection comme un simple recommencement indéfini d'une existence matérielle et bornée, pareille à celle d'ici-bas, écueil où échouaient les rabbins; de tellement volatiliser l'idée de corps que le corps ressuscité ne soit plus celui qui a travaillé et souffert avec l'âme. Le corps restera un corps, mais transformé. Le corps psychique était constitué de manière à être mu simplement par une âme; le corps pneumatique sera perfectionné de manière à être organe parfait de l'esprit, c'est-à-dire de la partie suprême de l'âme, transformée, dans ses qualités et opérations, par la présence en elle de l'Esprit-Saint. C'est là une doctrine exclusivement chrétienne, dont rien ni personne que la révélation de Jésus-Christ n'a pu donner l'idée à Paul.

Ainsi, créés à la ressemblance d'Adam, l'homme terrestre, nous serons transformés à la ressemblance de Jésus, homme céleste :

Et il est ainsi écrit : « Le premier homme [Adam] fut fait en âme vivante »; le dernier Adam [le fut] en esprit vivifiant. Mais ce n'est pas en premier lieu le spirituel, mais le psychique. Le premier homme [fut] de la terre, fait de poussière; le deuxième homme [est] du ciel. Tel celui qui [fut] de poussière, tels aussi ceux [qui sont] de

poussière ; et tel celui [qui est] céleste, tels aussi ceux [qui sont] célestes. Et de même que nous avons porté la ressemblance de celui qui fut de poussière, portons aussi la ressemblance de celui qui est céleste (45-49).

Paul ne prédit pas seulement la gloire, mais veut qu'on la gagne en s'assimilant progressivement à l'image du Christ jusqu'au jour où notre corps lui-même deviendra conforme au corps spirituel du Sauveur (glorifié le premier comme prémices de l'humanité), parfaitement adapté à la gloire de l'esprit, comme l'est, depuis la résurrection, celui du Christ.

L'Apôtre explique alors que les fidèles trouvés vivants lors de la Parousie seront transformés immédiatement sans passer par le long sommeil de la mort, que tous les corps des élus parvenus à la vie seront investis de qualités nouvelles que la nature ne nous a pas données.

Mais j'affirme ceci, frères : la chair et le sang ne peuvent hériter le Royaume de Dieu, et la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. Voici un mystère que je vous dis : Tous nous ne nous endormirons pas, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette ; — car la trompette sonnera, — et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous serons changés, nous ! Il faut, en effet, que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, et que cet être mortel revête l'immortalité.

Mais une fois que cet être corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que cet être mortel aura revêtu l'immortalité, alors deviendra vraie la parole qui a été écrite : « La mort a été engloutie dans la victoire. »

Où est, ô mort, ta victoire ? ton dard, ô mort, où est-il ?

L'Apôtre achève par ces accents de triomphe comparables à ceux de son éloge de la charité.

Ce témoignage exceptionnellement riche voulait être rapporté tout entier. On voudrait citer tous les autres,

plus brefs, non moins beaux. En voici le sens général.

La toute-puissance du Père et de l'Esprit achèvera en nous ressuscitant l'œuvre commencée par elle en ressuscitant le Christ [14]. Lui-même, Jésus, notre chef et notre exemplaire, nous ressuscitera par sa puissance divine [15]. Notre vie nouvelle, inaugurée au baptême, dont le rite nous ensevelit en sa mort, nous assimile déjà spirituellement au Christ, vainqueur de la mort [16]. Son Esprit, présent en nous, est le gage de notre assimilation définitive à la gloire de sa résurrection [17]. La création tout entière aspire à être délivrée de la corruption, de la malédiction du péché, à prendre part à cette glorification

14. Rom., IV, 17. — II Cor., I, 9-10. — Heb., XI, 19. — I Cor., VI, 14. — Rom., VIII, 11. — II Cor., IV, 14. — Eph., E, 20. — I Thess., IV, 13.

15. « Il est la tête du corps de l'Église lui qui est le principe, le premier né d'entre les morts, afin qu'en toute chose, il tienne, lui, la première place » (Col., I, 18. — Cf. I Cor., XV, 20, 23, 47-49).

« Nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus, qui transformera notre corps si misérable en le rendant semblable à son corps glorieux, par la vertu puissante qui lui assujettit toute chose » (Phil., IV, 21).

16. « Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême, [pour nous unir] à sa mort, afin que, comme le Christ a été ressuscité des morts par la gloire de son Père, nous marchions nous aussi dans une vie nouvelle. Si, en effet, nous lui avons été unis pour croître avec lui par l'image de sa mort, nous le serons aussi quant à sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus les esclaves du péché; car quiconque est mort est déclaré absous du péché. Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus » (Rom., VI, 3-9. — Cf. Eph., II, 5-6).

17. « L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont point en proportion avec la gloire qui doit être manifestée en nous » (Rom., VIII, 16-18).

des enfants de Dieu [18]. Si sûrs sont nos gages et si ferme notre espérance que nous en tenons déjà l'objet [19].

L'Apôtre pense avant tout à la résurrection des justes et aux conditions spéciales de vie des élus ressuscités, mais, comme Jésus, il dit aussi que la résurrection doit être universelle, celle des saints pour la béatitude, celle des impies pour le châtiment loin de la face de Dieu.

Saint Pierre et saint Jean parlent de même [20].

Si donc il est une vérité clairement et puissamment affirmée dans l'Écriture, c'est bien celle de la résurrection universelle des morts. Les témoignages sont si explicites, si nombreux, qu'il est impossible de les citer et commenter tous. Mais ces textes vénérables, qui nous disent la promesse merveilleuse et sûre, nous devrions les méditer sans lassitude au milieu de nos peines. N'est-ce pas dans la divine espérance d'un monde meilleur que nous trouverons la force de travailler sans découragement à rendre cette terre moins triste ? C'est le conseil de l'Apôtre : « Nous savons certainement, en effet, que, si notre demeure terrestre sous la tente vient à se dissoudre, nous avons un édifice [qui provient] de Dieu, une demeure non faite de main d'homme, éternelle, dans les cieux. Et, à la vérité, dans l'état présent nous gémissons;

18. Rom., VIII, 20-24.

19. « Or l'espérance ne trompe pas, parce que l'amour de Dieu est répandu en nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné » (Rom., V, 5).

« Vous avez été marqués du sceau du Saint-Esprit, qui avait été promis et qui est une arrhe de notre héritage, en attendant la pleine rédemption de ceux que Dieu s'est acquis à la louange de sa gloire » (Eph., I, 13-14).

20. Sur les problèmes que posent certains textes de l'Apocalypse, en particulier celui d'une double résurrection corporelle, voir le commentaire du R. P. Allo, *L'Apocalyspe*, LV, CXX, 45, 155, 330. Et, pour l'attribution de cette idée à saint Paul, *La première Épître aux Corinthiens*, XLVIII, 438 ss.

notre lieu d'habitation qui est au ciel, [c'est] par-dessus [l'autre que] nous désirerions tant le revêtir, — quoique, assurément, [une fois que] nous l'aurons revêtu, nous ne devrons pas nous trouver nus. Oui, à la vérité, nous qui sommes en cette tente, nous gémissons sous nos charges, du fait que nous voudrions, non pas être dévêtus, mais revêtus par-dessus, pour que le mortel fût englouti par la vie. Mais celui qui nous a conformés pour cette fin même, [c'est] Dieu, lui qui nous a donné les arrhes de l'Esprit. Prenant donc courage en toute circonstance et sachant trop que, domiciliés dans le corps, nous restons en exil loin du Seigneur; — car c'est dans la foi que nous marchons, non dans la réalité vue... mais nous prenons courage et nous aimons encore mieux nous exiler du corps et aller prendre domicile près du Seigneur » (II Cor., v, 1-8) [21].

Fribourg (Suisse).

Benoît Lavaud, O. P.

21. Nous donnons dans le Supplément la suite de cette étude, dont le caractère est plus technique. (N.D.L.R.)

Du sens chrétien de la maladie

Adam dominait la terre. Il dominait les animaux. Il se dominait lui-même. Il possédait son âme et son corps. En eux et entre eux il maintenait l'ordre, l'harmonie, la paix. La paix en son âme : c'était la maîtrise des passions; la paix en son corps : c'était la santé. Mais cette soumission de tout son être à lui-même était conditionnée par la soumission de lui-même à Dieu. S'il restait ami de Dieu, s'il conservait sa grâce, il conservait aussi ces dons merveilleux. De sa volonté unie à Dieu descendait sur toutes ses puissances une force de cohésion; tout son être était pacifié par l'intérieur, par la seule hiérarchie de tous ses éléments à l'esprit et de celui-ci à Dieu. Adam venait-il à se séparer de Dieu, la révolte commençait en lui, les puissances s'affranchissaient. C'était, à tous les degrés de son être, la désagrégation; c'était le jeu des poussées antagonistes; bientôt ce serait la désunion, la séparation de l'âme et du corps, la mort; déjà c'était dans son âme la souffrance, dans son corps la douleur et la maladie.

La maladie commence à la porte du paradis. Au paradis, il n'y avait pas de maladie. Pourtant, il y avait un remède, une médecine : c'était l'arbre de vie [1]. Quel

1. S. Thomas, *Sum. Theol.*, Iª, q. 97, a. 4, c.

qu'ait été son mode d'action, la tradition chrétienne est unanime à voir en lui un préventif contre l'épuisement, la vieillesse, la mort. Mais l'homme a préféré « le venin du serpent ». Le péché empoisonne son âme et son corps. « Mes reins sont pleins d'illusions et il n'y a plus de santé dans ma chair [2]. » Désormais la maladie lui rappellera sans cesse qu'il a perdu, avec l'amitié de son Créateur, les dons précieux dont il l'avait orné.

On est surpris du peu de place qu'occupe la maladie dans les premiers livres de l'Ancien Testament. Les Patriarches étaient-ils tous bien portants ? Mouraient-ils tous subitement ? En vérité, Dieu n'aime pas le péché. Il a promis un Rédempteur. Pour le préparer, il s'est choisi un peuple. C'est un peuple à la tête dure. Dieu a fait avec lui une alliance. En figure et en récompense des biens spirituels dont il prépare la restauration, Dieu lui concède les biens temporels, il lui restitue une partie des dons paradisiaques. La santé, comme la richesse ou la fécondité, devient alors un signe de l'amitié de Dieu, de la fidélité de son Alliance, de l'observation de sa loi. Garantie trop précieuse pour n'être pas recherchée. Les amis de Job ne comprennent pas ses ulcères. Job les accepte. Il entrevoit une Providence aimante, libre de demander à l'homme juste l'acceptation de quelques maux physiques en échange de biens supérieurs. Dans le peuple élu, le livre de la Sagesse orientera cette évolution. Mais ceux qui « préfèrent la Sagesse à la santé et à la beauté [3] » resteront l'exception. « Seigneur, qui a péché, de cet homme ou de ses parents, pour qu'il naquît aveu-

2. Ps. XXXVII, 8.
3. Sap., VII, 10.

gle ? [4] » Pour les contemporains du Christ, pour ses disciples mêmes — qui posent cette question — le mal physique reste le signe de l'abandon de Dieu par l'âme et du châtiment infligé par Dieu.

« Ni lui ni ses parents n'ont péché. Mais c'est afin que soient manifestées en lui les œuvres de Dieu [5]. » Dès lors, le sens chrétien de la maladie est révélé. Elle doit être une apocalypse, elle doit manifester la gloire de Dieu. Là encore les voies de la Sagesse de Dieu sont multiples. Il a plusieurs moyens de tirer sa gloire de la maladie. Mais qu'il la fasse disparaître, qu'il la conserve ou qu'il la cause, il ne manquera pas son but.

Le Christ guérit les malades. Il en donne le pouvoir à ses Apôtres, en même temps que de chasser les démons [6] : deux formes d'une même victoire sur le péché. Avec ses autres charismes, l'Esprit répand sur l'Église naissante la « grâce de ses guérisons [7] ». Ce que Raphaël avait pu faire sera au pouvoir des hommes de Dieu. L'Esprit-Saint a rempli la terre. Rien n'échappe à son efficace. Pendant l'octave de la Pentecôte, la liturgie fait lire aux fidèles trois évangiles de guérisons. Le charisme des guérisons n'est pas épuisé, et Don Bosco, après tant d'autres, a manifesté aux yeux des hommes cette irruption de l'Esprit dans l'ordre physiologique.

Mais quand Dieu rend la santé au corps, c'est en récompense ou en signe de la santé de l'âme [8]. Celle-ci est la vraie santé. Le Christ remet les péchés avant de guérir. Quand il emporte la maladie, il suppose l'état de grâce.

4 et 5. Joan., IX, 2.

6. Luc, IX, 1 (évangile du jeudi dans l'octave de la Pentecôte).

7. « Gratia sanitatum » (I Cor., XII, 9).

8. Voir en ce sens l'homélie que l'Église fait lire à Matines des Quatre-Temps de la Pentecôte (S. Ambroise, *In Lucam*, l. IV, c. IV, n. 63. *P. L.*, t. 15, col. 1632).

Quand il la maintient, il sait la faire servir à l'augmentation de cette grâce. Il sait être admirable en ses saints, soit qu'ils guérissent les maladies d'autrui — ils ont rarement guéri les leurs —, soit qu'ils supportent ces dernières. La guérison et la maladie, le miracle et la patience : deux moyens de proclamer le triomphe de l'esprit sur le corps, deux victoires sur la servitude et la révolte, filles elles-mêmes du péché.

Car le péché est la vraie maladie. Le mal physique n'en est que l'irradiation à la superficie de l'homme. « La santé est dans le corps comme la paix dans la cité; elle consiste dans l'harmonie des humeurs comme la paix dans l'accord des volontés[9]. » Mais elle suppose elle-même la paix de l'âme avec son Dieu. C'est celle-ci qu'a rompue le péché : et là est l'essence, le nœud intime de toute maladie[10]. « *Sana animam meam, quia peccavi tibi*[11]. » La maladie n'est pas, le plus souvent, causée dans l'homme par l'extérieur. Elle sort de la nature même, elle est le fruit direct du désordre qu'y a introduit le péché originel. Tout remède qui ne l'atteint pas jusque-là ne touche que la périphérie de l'homme. Les médicaments touchent le corps et sa douleur, ils n'atteignent pas la maladie comme telle, dans le péché où elle s'enracine. « Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras enfin[12]. »

Mais si Dieu a laissé subsister la maladie, la mort et les autres fruits du péché, il leur a enlevé leur sens de malédiction. Il a guéri l'âme au plus intime d'elle-même. Ce qui subsiste de la maladie en l'homme n'en est plus

9. S. Thomas, *In III Ethic.*, lect. 8. Éd. Parme, t. XXI, p. 85.

10. Il ne s'agit pas ici des péchés actuels de tels malades, mais du péché originel transmis par Adam à toute l'humanité malade.

11. Ps. XL, 5.

12. Pascal, *Le Mystère de Jésus.*

que l'apparence. La Rédemption est le vrai remède. La tradition chrétienne aimait à considérer, sous cet aspect, la vie du Christ, qui nous l'a acquise, et celle de l'Église, qui nous l'applique. La grâce qu'il nous mérite est le contrepoison au venin du serpent [13]. La croix nous restitue la vertu fortifiante de l'arbre de vie. Si le Christ commence sa Passion au Mont des Olives, c'est pour nous acquérir l'huile salutaire [14]. Le mystère pascal est souvent présenté par la liturgie sous l'aspect d'un remède [15]. Les prêtres sont les médecins du peuple chrétien [16], les Écritures sont ses médicaments [17]. Les sacrements sont « autant d'onguents que le Christ a confectionnés » pour remédier aux blessures du péché [18]. A la suite du Lombard — écho lui-même de la tradition — saint Thomas introduit sous cet aspect et pénètre de cette idée toute sa théologie sacramentaire [19]. L'Eucharistie surtout, ce « médicament d'immortalité » [20], confère à nos corps, par le

13. Évangile de Nicodème, c. III. Éd. Tischendorf, p. 393.

14. S. Thomas, *Expos. in Ev. Joannis*, c. VIII, lect. 1. Éd. Parme, t. X, p. 441.

15. Voir la secrète de la messe dans l'octave de Pâques et la collecte du lundi de Pâques.

16. « Sit doctrina vestra spiritualis medicina populo Dei » (Pontical romain : Ordination des prêtres).

17. « Medicamina Scripturarum divinarum » (S. Benoît, *Règle*, ch. XXVIII).

18. « Quae quidem sanatio per sacramenta fit : unde ipsa sunt unguenta sanitatis, quae Christus quasi unguentarius confecit » (S. Thomas, Prol. IV, lib. Sentent. Éd. Parme, t. VII, p. 451).

19. Voir surtout sur ce point le Prologue au IVe livre des Sentences. Éd. Parme, t. VII, pp. 451 suiv.; et dist. IIa, q. 1, a. 1, *ibid.*, pp. 478 suiv.

20. S. Ignace d'Antioche, ad Ephes., XX, 2. L'Eucharistie est souvent présentée par la liturgie comme « remède du corps et de l'âme ». Voir, par exemple, la postcommunion de la messe du 15 juin, en la fête des saints Vite, Modeste et Crescence. Cette idée est développée avec précision par l'auteur anonyme de l'opuscule *De sacramento altaris*, attribué successivement aux grands docteurs de l'École : saint Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure,

contact du Christ, la santé essentielle : les dons glorieux des corps ressuscités n'en seront que la révélation.

Le péché guéri, la maladie cesse d'être un mal. Elle devient un moyen d'imiter le Christ, elle devient un remède contre les traces du péché, elle devient rédemptrice. Sans doute toute l'ascèse chrétienne participe-t-elle de cette fonction médicinale, et la liturgie du Carême se plaît à le rappeler au sujet du jeûne et de la pénitence [21]. Mais, dans cette thérapeutique surnaturelle, la maladie occupe une place de choix. Ici encore, Pascal avait raison : la douleur de la nature jointe aux consolations de l'esprit est le « véritable état du christianisme [22] ». C'est peut-être dans la maladie, que le Christ n'a pas connue, que nous sommes le plus proches de lui. L'humiliation où elle maintient l'homme, la pénitence, l'abandon dont elle est l'occasion : autant d'assimiliations aux actes rédempteurs du Christ. On comprend qu'elle soit devenue un signe de la prédilection de Dieu. Beaucoup de grands mystiques ont été des malades. Qu'on songe à sainte Lidwine. Qu'on songe à la maladie charismatique de sainte Marguerite-Marie, qui déconcertait les médecins et qui disparaissait pour un temps sur un ordre de sa Supérieure, avec le consentement de Notre-Seigneur [23].

Gilles de Rome. Édité parmi les œuvres de saint Thomas, Parme, t. XVII, c. 1, p. 136; c. XXII, pp. 161 suiv.; de même dans un autre traité anonyme de la même époque : *De sacramento Eucharistiae ad modum praedicamentorum*. Ibid., c. VI, pp. 180 suiv.

21. Par exemple dans la collecte du samedi après les Cendres; secrète de la messe du jeudi après le premier dimanche de Carême; oraison sur le peuple de la messe du mardi après le deuxième dimanche. Cette idée est chère à saint Léon dans ses sermons sur le jeûne. Par exemple : *Sermo I de Quadragesima*, c. VI; *P. L.*, t. 54, col. 267; *Sermo IV de Quadragesima*, c. 1, col. 275; *Sermo III de jejunio Pentecostes*, col. 420.

22. Prière pour le bon usage des maladies.

23. *Vie*. Éd. Mgr Gauthey, 1920, p. 188.

Ce ne sont pas seulement les contemplatifs que le Christ réduit à cet état. Ceux mêmes auxquels la santé semblait le plus nécessaire, en raison des missions qu'Il leur avait confiées, n'ont pas laissé d'être entravés dans leur apostolat par la maladie. De saint Paul à saint Bernard et au Curé d'Ars, tant d'apôtres et de missionnaires ont été malades ! Qu'ils le soient devenus par suite de leur activité ou qu'ils l'aient été dès avant, le Christ, qui a guéri tant d'hommes obscurs, ne pouvait-il les délivrer ? C'est là tout le mystère de la maladie de saint Paul. Lui-même a hésité à l'accepter, jusqu'à ce qu'il lui eût été répondu qu'elle était l'un de ses titres de gloire et une source de fécondité pour son apostolat. « Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi [24]. » Et quand l'Église administre aux malades la dernière Onction, ce n'est pas premièrement pour les guérir, mais pour les aider à souffrir.

L'Église, il est vrai, ne cesse de prier pour la santé des fidèles. Elle dirige vers Lourdes des trains de malades. Les guérisons s'opèrent au lieu choisi par l'Immaculée pour affirmer sa victoire sur le péché. L'Église sait que la Vierge, exempte du péché dès sa conception, n'a pu être atteinte par la maladie, et la « santé perpétuelle de l'esprit et du corps » est l'une des grâces qu'elle lui demande avec le plus d'instance [25]. Chaque jour, elle la demande dans l'acte le plus solennel de son culte, au canon de la messe [26]. Mais ces prières n'ont tout leur sens qu'en vue de la réparation définitive des corps lors de la résurrection et comme par une anticipation de celle-ci : qu'il plaise au Seigneur accorder aux fidèles la force de ravir le

24. II Cor., XII, 9.

25. Collecte de la messe et de l'office du commun des fêtes de la Sainte Vierge.

26. « Pro spe salutis et incolumitatis suae. »

royaume des cieux et de travailler à son extension sur la terre; et que ceux qu'il lui plaît de laisser dans la maladie sachent y voir un moyen de conquérir eux aussi le royaume des cieux. La vraie maladie, les damnés la souffriront en enfer. Alors la maladie essentielle, le péché, sera révélé dans tous ses effets[27]. Les maladies terrestres ne sont qu'avertissements à éviter l'enfer et moyens d'acquérir le ciel, où « il n'y aura plus de pleurs ni de douleur physique[28] ». Tout cela aura passé. Les biens paradisiaques seront restaurés en mieux. Ce sera la santé sans faiblesse, sans douleur et sans maladie[29].

L'Église est riche en témoignages de la divinité du Christ. Il opère en elle divers miracles. Il en fait pour que des chrétiens meurent : ce sont les martyrs; on leur offre de vivre, ils refusent, et le Christ les aide à mourir. Il en fait pour que des chrétiens vivent : ce sont les guérisons miraculeuses. Il veut enfin que des chrétiens soient malades, afin que dans la vie et dans la mort rien n'échappe à la manifestation de sa gloire et à la réintégration de toutes choses dans sa grâce. « Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus[30]. »

Dom Jean Leclercq, O. S. B.

27. S. Anselme, *De Similitudinibus*, c. 54 : De sanitate et infirmitate; *P. L.*, t. 159, col. 631 suiv.

28. Apoc., xxi, 4.

29. « Incolumitas sine debilitate, salus sine dolore... et tota sanitas sine morbo » (Pomerius, *De vita contemplativa*, l. I, c. iv, n. 3; *P. L.*, t. 59, p. 422.

30. Rom., xiv, 8.

Le « dépaysement » chrétien [1]

Tout chrétien fervent sait la place éminente que doit prendre dans sa vie la conscience de plus en plus vive de la présence de Dieu. Mais il n'y a pas d'attachement qui n'entraîne un détachement, pas de présence qui ne crée une absence; on ne se donne enfin à quelque chose ou à quelqu'un qu'à la condition de s'éloigner de quelque autre chose ou de quelque autre cœur.

En regard, donc, de la présence à Dieu, il faut prévoir une absence au monde.

Je lisais récemment les lettres de direction d'un maître de la spiritualité française au XVII[e] siècle, Jean-Jacques Olier. Une phrase retint mon attention : « Il faut, disait-elle, que Dieu tire toujours sa créature hors d'elle-même et qu'il la dépayse pour la porter dans un nouveau séjour qui est son propre sein, où il élève l'âme afin de se la rendre conforme et qu'elle opère en conformité avec lui... »

Il y a, dans ces lignes, tout le plan, toute la trame de ce qu'on pourrait appeler notre aventure surnaturelle.

Avant de les commenter, je tiens cependant à écarter une méprise qu'elles pourraient suggérer. L'expression de « dépaysement » chrétien ne doit pas nous faire penser à un changement de pays. C'est chose faite. Et je

1. Cette note formait le fond d'une instruction à Radio-Strasbourg : d'où le ton direct et familier, mais par là plus prenant, de cette méditation. (N.D.L.R.)

n'aurais pas pris la peine d'en proposer la remarque si je ne savais combien il y a de braves gens qui s'imaginent que l'autre monde commence au-delà de la mort. Il commence au baptême, qui nous introduit dans la cité de Dieu, et il est difficile de se tromper plus lourdement qu'en se représentant l'existence terrestre uniquement comme la préparation à une autre vie. Erreur dangereuse, fatale au progrès spirituel, qui rabaisse la vie chrétienne à je ne sais quel art d'esquiver les contraventions et d'acheter au plus juste prix un droit d'entrée dans un lieu de réjouissances éternelles.

Nous sommes depuis longtemps les citoyens authentiquement reconnus du pays de Dieu et nous relevons désormais d'un « autre ordre ».

De quel « dépaysement » s'agit-il donc ?

Eh bien! tout simplement — mais cette simplicité contient beaucoup de choses... — il s'agit du « dépaysement » qui est l'adaptation progressive au climat de notre patrie surnaturelle par une certaine désaffection progressive de tous les autres climats. Je dis qu'il est nécessaire et — vous pardonnerez ma franchise — je dis qu'il est rude.

*
* *

Qu'est-ce que la grâce ? Essentiellement et foncièrement, elle est une participation à la nature divine et un moyen d'entrer dans l'intimité de Dieu et de communier à la vie même des trois Personnes de la Sainte Trinité. Plus immédiatement, elle est cette participation à la nature et à la vie de Dieu telle qu'elle a été et demeure réalisée dans la sainte Ame du Sauveur; elle est une dérivation de la grâce même de Jésus-Christ.

Que sont, d'autre part, les vertus infuses. Elles sont

les organes de la grâce, les facultés par lesquelles nous pouvons agir dans la ligne normale de cette nouvelle nature et épouser les mœurs de la divinité — l'expression est de saint Thomas d'Aquin — en nous conformant aux mœurs, aux habitudes intérieures et extérieures de Jésus-Christ.

Ainsi nous sommes jetés en Dieu, liés au Christ et mis en mesure de coopérer activement à notre destinée surnaturelle.

Dites-moi maintenant : pensez-vous qu'il nous soit possible d'être jetés en Dieu sans que Dieu cherche à nous serrer toujours davantage dans ses bras ? Il n'y a rien de grand ici-bas comme la conjonction d'un grand amour avec une grande puissance. Mais ce qui a fait la sublimité de nos tragédies n'est que le reflet très affaibli de cette chose sans mesure et saintement effrayante : la rencontre de la toute-puissance et d'un amour infini. Dieu m'a aimé. Il m'aime... Comment échapperai-je à sa jalousie ? Comment ne serai-je pas voué à lui appartenir de plus en plus totalement ?

Dites-moi encore : pensez-vous qu'il nous soit possible d'être associés à la vie et aux gestes de Jésus-Christ sans que nous soyons pris et comme aspirés dans la flamme de sa charité rédemptrice ? Si quelqu'un a été tiré hors de soi-même, c'est bien Lui, qui fut également la proie de la justice et de l'amour. Or, il me tient par la main, sa main crucifiée. Comment ne serai-je pas voué à suivre son sillage et à l'accompagner dans son ascension ?

Dites-moi enfin : pensez-vous qu'il nous soit possible de faire des actes sincères de foi, d'espérance et de charité sans que nous soyons unis plus étroitement aux choses de la surnature ? C'est toute leur définition, à ces vertus, de nous reporter vers le divin, — que dis-je! — vers Dieu même. Nous ne prenons pas garde aux risques

merveilleux que nous courons quand nous mettons en œuvre ces puissances inappréciables d'évasion. M. Olier, dans une autre lettre, écrit : « C'est elle, la foi, qui nous lie plus purement, plus saintement... à Dieu; c'est elle qui nous abîme et nous perd plus fortement... plus divinement en Dieu... » De l'espérance, on peut dire qu'elle est la faculté même du surnaturel et, par un ricochet nécessaire, la faculté du mépris de toute suffisance naturelle, oui, la faculté spécifique du dépaysement... Le beau et utile parallèle qu'on pourrait faire ici en comparant Thérèse de Lisieux et Katherine Mansfield. Cette pauvre Katherine Mansfield, on ne peut être Français sans l'aimer ! Chez nous, elle écrivit ses plus belles pages, et c'est dans notre terre qu'elle repose; mais aussi on ne peut être chrétien sans être saisi de consternation à la pensée d'une si radicale absence d'espérance surnaturelle et d'une si prodigieuse et périlleuse faculté de confiance et de refuge dans les choses d'ici-bas. Un exemple entre cent : Vous savez qu'elle était atteinte du mal dont Thérèse de Lisieux, quelques années plutôt, était morte. Comme Thérèse, elle fut surprise un jour par l'hémoptysie. Comme Thérèse, elle en retira une certaine joie. Mais combien misérable! « Depuis, écrivait-elle le 20 février 1918, depuis, il s'est produit une chose curieuse. Je sens que mon amour et ma sympathie pour le monde extérieur (et elle précise en soulignant) — je veux dire la nature — sont devenus un million de fois plus forts. Quand je songe aux fleurs qui croissent dans l'herbe, aux ruisseaux et aux endroits où l'on peut s'étendre pour contempler les nuages, — oh! quelle faim me prend de voir tout cela! » Vous vous rappelez comment, au contraire, la petite Thérèse s'imposait comme une mortification de ne pas allumer la lampe pour regarder son mouchoir ensanglanté, et comme son cœur bon-

dissait d'allégresse à l'idée d'aller bientôt rejoindre son Christ bien-aimé dans le ciel.

Inutile, n'est-ce pas ? de démontrer que la charité nous dépayse. Non seulement elle est, comme l'espérance, une faculté de préférence efficace du surnaturel, mais elle y joint un caractère d'élan désintéressé qui, pour être propre à toute véritable amitié, atteint ici au comble de l'évasion de soi-même et de tout au profit exclusif de l'Autre : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, par-dessus toutes choses... »

Et je n'ai rien dit de ces dons admirables qui captent les inspirations et les impulsions directes du Saint-Esprit, achevant ainsi de surnaturaliser l'activité humaine.

*
* *

Je cherche maintenant à comprendre comment il se fait que nous soyons si pitoyablement acharnés à paralyser le libre jeu de cet organisme d'évasion spirituelle, en cherchant sans cesse à nous « rapatrier », je veux dire à retourner aux joies de ce monde. Certains avouent, avec une espèce de cynisme, leur calcul : « Nous aurons l'éternité pour connaître le plaisir du ciel, nous n'avons qu'une vie pour épuiser les plaisirs de la terre... » D'autres se prévalent d'une philosophie qu'ils croient subtile et délicate et allèguent la richesse, la complexité des désirs du cœur humain. Ici et là, c'est la même parodie du : « Je choisis tout », de la petite Thérèse.

Oui, une parodie et une caricature. Le tout qu'il faut choisir, et que Thérèse avait deviné, c'est le tout de Dieu et de la grâce.

— Mais celle-ci ne détruit pas la nature.

— C'est vrai. Mais elle fait bien mieux — j'allais dire :

elle fait bien pis... — elle l'élève, elle la transfigure, elle la dépayse.

Une autre fois, je reviendrai sur ce sujet et apporterai les nuances nécessaires.

Un souhait en terminant : puissiez-vous vous prêter aux désirs de Dieu et aux tendances de la grâce, en vous laissant dépayser. Acceptez avec reconnaissance tout ce qui éprouve, tout ce qui déchire, tout ce qui sépare, tout ce qui ôte enfin le goût des nourritures terrestres. Autant que la prudence le permettra, fuyez tout ce qui peut vous rapatrier et vous replonger dans le climat du monde. Je sais que ces rapatriements sont quelquefois nécessaires à notre faiblesse pour le bien même de la grâce, mais c'est l'avis de tous les saints, c'est la grande leçon de Lisieux, que plus on s'en prive, plus Dieu, surtout, nous en prive, plus nous sommes assurés de marcher sur la bonne route.

Peut-être, malgré ce gage de confiance, trouverez-vous que je vous ai tenu un langage trop sévère.

Écoutez ce que Sœur Thérèse demandait chaque jour : « O Jésus, changez pour moi en amertume toutes les consolations d'ici-bas ! »

Vous avez bien entendu ! Chaque jour... « toutes les consolations... ».

— Et maintenant, jugez.

François Florand, O. P.

Sœur Marie-Marthe Chambon et la dévotion aux Saintes Plaies

La vie de cette vaillante Sœur converse de la Visitation de Chambéry, née en 1841, morte en 1907, a été écrite en 1928, avec beaucoup de soin, d'exactitude et de piété, par des religieuses de ce monastère, d'après les notes laissées par les Supérieures [1]. Ce livre, qui porte au début l'autorisation et un précieux éloge de M^gr^ D. Castellan, archevêque de Chambéry, contient surtout des exemples de piété et de vertu et il montre une vie profondément marquée à l'effigie de Jésus crucifié, avec quelques imperfections involontaires, qui subsistent jusqu'à la fin chez la servante de Dieu, pour la tenir cachée.

Nous croyons utile de souligner ici certains traits de cette physionomie spirituelle : les grâces des premières années, ce qui paraît bien avoir été sa mission spéciale : rappeler au monde la dévotion aux saintes plaies du Sauveur; ce que furent en elle les vertus chrétiennes, particulièrement la mortification, l'humilité, l'obéissance, la simplicité et les vertus théologales. Il y a dans cette vie une très grande leçon pour l'heure actuelle.

1. *Sœur Marie-Marthe Chambon*. Monastère de la Visitation, 10, rue Burdin, Chambéry. Grand in-8 de 316 pp. Toutes les références indiquées dans cet article sont relatives à cet ouvrage.

Premières années et vocation

Françoise Chambon naquit à la Croix-Rouge, petit hameau verdoyant situé près de Chambéry, le 6 mars 1841. Ce même jour, elle devint l'enfant de Dieu par le saint baptême. Une pauvreté extrême, presque la misère, régnait au foyer où elle vit le jour, ressemblance frappante avec le dénûment de Bethléem. Destinée à suivre le divin Maître dans ses abaissements, cette enfant privilégiée en portait l'empreinte dès l'aurore de sa vie. Dès son jeune âge, la pensée de Dieu l'occupe, l'absorbe au point de laisser s'égarer l'unique chèvre confiée à ses soins. Ses parents, honnêtes, pieux et laborieux, communiquèrent à leurs enfants des sentiments de foi profonde, l'esprit du devoir, l'amour du travail. Son père, homme simple et droit, rude ouvrier, travaillait assidûment aux champs ou aux carrières du voisinage. A force de travail, la famille parvint à quelque aisance.

Sa mère conduisait volontiers sa petite aînée aux cérémonies du chemin de la croix. Une tante favorisait également ses attraits pour la prière. Un vendredi saint, elle la conduisit à l'adoration de la croix. Françoise avait huit ou neuf ans. Sur les instances de sa tante, et malgré sa grande fatigue, elle dit les cinq *Pater* les bras en croix. A ce moment, Notre-Seigneur lui apparut pour la première fois, crucifié, la chair en lambeaux, couvert de sang. Cette vision fit sur elle une vive impression et alluma dans son âme une ardente charité. Communier devint dès lors son plus grand désir. Vite elle apprit oralement le catéchisme, car elle ne sut jamais ni lire ni écrire. Ce fut d'ailleurs à ces quelques notions élémentaires que se borna toute son instruction. Françoise, éprise de Jésus, sentit naître en elle le besoin de se mortifier... l'amour se donne! « Mère, suppliait-elle, donnez-moi la soupe avant qu'il y ait du beurre dedans » (p. 11). La nuit, quand tout repose, elle se lève pour prier longtemps à genoux sur la terre nue.

Les sacrifices l'ont préparée à sa première communion, qui fut pour elle un événement décisif. « Quand j'ai communié, disait-elle, c'est le petit Jésus que j'ai vu et que j'ai reçu... Oh! que j'étais heureuse!... Il m'a dit que chaque fois que je communierais ce serait comme cela... Oh! c'est le ciel! On a le paradis dans le cœur » (pp. 12-13).

Celui qui se plaît parmi les humbles se manifestera à cette âme prédestinée, tantôt portant sa croix, tantôt sous la forme d'un aimable enfant. Lui-même entreprendra la direction de sa vie intérieure. Il la purifiera, l'instruira et imprimera en elle les traits de son Enfance et de sa Passion.

Cette Passion du Sauveur est d'ailleurs le grand attrait de Françoise. Elle ne pense plus qu'à Jésus, elle voudrait « n'être occupée que de Lui, vivre comme les anges..., ne plus voir les choses du monde... » (p. 15).

Elle aspira bientôt à la vie religieuse. Sa santé, d'apparence peu robuste, fut un obstacle à son admission au Carmel. Elle dirigea ses pas vers la Visitation de Chambéry, dont elle franchit le seuil en 1862. Françoise avait vingt et un ans. C'était bien là que Dieu la voulait, parmi les Filles de la Visitation, dont la vocation est de reproduire la vie cachée de Notre-Seigneur, d'adorer et d'imiter les abaissements du Verbe incarné. « Fondées sur le mont du Calvaire, elles doivent être crucifiées avec Notre-Seigneur crucifié » (Constitution XLIV). Nous verrons à quel degré Notre-Seigneur réalisa ce programme en cette âme d'élite.

La nouvelle postulante fut d'abord admise parmi les filles de service du pensionnat. C'est là, dans l'exercice des plus humbles travaux, un peu en dehors de la communauté, que nous la verrons mener une vie de souffrance et d'apostolat. Elle prit l'habit le 29 avril 1863 et reçut le nom de Sœur Marie-Marthe. Elle fit profession l'année suivante.

Il faut bien l'avouer, Sœur Marie-Marthe ne possédait

pas ces grâces de la nature, ces charmes de l'esprit, qui attirent la sympathie et favorisent les rapports. Caractère rude et fruste, tempérament vif, une volonté tenace et des vues étroites, ces dehors peu aimables rendaient parfois la pauvre Sœur « exerçante ». Malgré ses efforts soutenus, ses imperfections subsisteront jusqu'à la fin de sa vie : Notre-Seigneur s'en servait comme d'un moyen pour la tenir dans l'ombre. Elle s'en plaignait au divin Maître : « Avec toutes vos grâces, vous me laissez tous mes défauts. » — « Tes imperfections, lui répondait-il, sont la plus grande preuve que ce qui se passe en toi vient de Dieu. Je ne te les enlèverai jamais; elles sont la couverture qui cache mes dons. Tu as bien envie de te cacher, j'en ai encore plus envie que toi » (p. 30). Aussi, comme il sut façonner cette âme à son gré, cultiver cette intelligence si fruste, l'occuper des vérités éternelles, déposer dans ce cœur l'attrait du divin, la soif du sacrifice, l'amour des âmes !

Le trésor des saintes Plaies

Il lui fit connaître les trésors infinis renfermés dans ses Plaies et la pressait de les offrir sans cesse à Dieu le Père pour les besoins de l'Église et de sa communauté, pour la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire. « Avec mes saintes Plaies, dit-il, vous avez toutes les richesses du ciel pour les départir à la terre. » « Vous devez faire valoir la fortune de mes saintes Plaies. » « Votre richesse, c'est ma sainte Passion » (pp. 54-55).

Notre-Seigneur se plaint de ce que les âmes oublient ses sacrées blessures, n'en tirent pas de fruits, les méprisent même. Et son amour miséricordieux choisit une pauvre religieuse, Sœur Marie-Marthe, pour rappeler aux âmes la dévotion à ses Plaies. Ne convient-elle pas particulièrement à notre époque si troublée ? N'est-ce pas le

moment de déverser sur ce pauvre monde bouleversé les mérites infinis du sang rédempteur ?

« *Je t'ai choisie*, dit-il à Sœur Marie-Marthe, *pour réveiller la dévotion à ma sainte Passion dans les temps malheureux où vous vivez* » (p. 61). Combien d'âmes, en effet, méditent la Passion du Christ ? Combien peu estiment vraiment la croix, ou, s'ils la contemplent, veulent la porter ! Pourtant, c'est la véritable école de l'amour, école austère à laquelle Notre-Seigneur formera sa fidèle disciple.

« *Je t'ai choisie*, lui dit encore Jésus, *pour faire valoir les mérites de ma sainte Passion pour tous; mais je veux que tu sois toujours cachée.* A moi de faire connaître plus tard que c'est par ce moyen que le monde sera sauvé, — et par les mains aussi de ma Mère Immaculée » (p. 61). « Ma fille, le monde sera plus ou moins troublé suivant que tu feras ta tâche. Tu es choisie pour satisfaire ma justice » (p. 61).

Lui montrant ses Plaies : « Ne bouge pas les yeux de dessus ce livre et tu en apprendras plus que les plus grands savants. La prière aux saintes Plaies comprend tout » (p. 61).

Selon les témoignages recueillis dans sa vie, Notre-Seigneur la fit participer à sa crucifixion, imprima dans sa chair les sacrés stigmates, la nourrit uniquement de l'Eucharistie pendant plus de quatre ans, tandis que son amour la crucifia dans son âme et dans son corps, en l'associant à son œuvre rédemptrice. Nous verrons comment, à son tour, Sœur Marie-Marthe répondit à l'appel du Maître avec toute la ferveur et générosité de son amour.

Via Crucis

Il semble bien que cette âme choisie, transparente comme le cristal, n'eut pas tant besoin de purifications

pour elle-même, mais ses épreuves seront proportionnées à sa mission apostolique et réparatrice.

Le divin Maître l'invite à passer les nuits étendue sur le plancher de sa cellule. Ayant obtenu de sa maîtresse cette permission, qui lui fut d'abord refusée, elle prend son sommeil sur la terre nue, et cela pendant des années. Notre-Seigneur va plus loin : c'est un rude cilice qu'elle doit porter jour et nuit. Elle en souffre beaucoup. A la demande et suivant les indications du Maître, elle tresse une couronne d'épines très aiguës qu'elle porte la nuit. Désormais, accablée de vives douleurs, elle ne sait plus où reposer la tête. Un soir, à bout de forces, l'épouse du Crucifié s'en plaignit à son Sauveur. « Ma fille, appuie encore plus fort », lui dit-il (p. 37). Sœur Marie-Marthe obéit courageusement. Cette fois, celui qui ne se laisse pas vaincre en générosité se contenta du simple acquiescement. Elle ne ressentit aucune douleur. Le jour où Notre-Seigneur dira : « Ta couronne ne te fait plus assez souffrir » (p. 193), elle la remplacera par une ceinture armée de pointes de fer. La voilà étendue sur le plancher, couronnée d'épines, les bras en croix, vivante image du divin Crucifié. Notre-Seigneur unit ainsi à sa Passion Sœur Marie-Marthe, qui ne peut faire autrement que de souffrir comme Lui, avec Lui. Son cœur s'enflamme d'amour. Ne réalise-t-elle pas en elle-même le désir du Sauveur ? « Je voudrais voir toutes mes épouses des crucifix! » (p. 76). Cependant, à certains moments, la nature est aux abois; la pauvre religieuse est tentée de laisser cette intolérable couronne. Notre-Seigneur lui apparaît alors dans d'horribles souffrances, le front transpercé d'épines. « Ma fille, je ne quitte pas ma couronne », lui reproche amoureusement le Sauveur (p. 194). Confuse, Sœur Marie-Marthe reprend la sienne; elle est guérie de toute récidive. Épouse, elle doit partager la vie de son divin Époux, vie de souffrances et d'immolations; elle doit mourir à elle-même pour ne plus vivre que pour Lui seul.

« Choisis en tout et partout le côté où il y a le plus de mortification », lui dit Jésus (p. 190). Toujours docile, cette âme héroïque choisissait en toutes choses le moins agréable, le plus pénible.

Notre-Seigneur poursuit Sœur Marie-Marthe de ses exigences, il l'invite à sacrifier son sommeil pour veiller auprès du Saint-Sacrement. Brisée de fatigues, nous la voyons solliciter un peu de repos auprès de ses Supérieures, mais celles-ci, connaissant le désir formel de Notre-Seigneur, la conduisent à son poste de prière, à la tribune.

Notre-Seigneur lui apparut un jour en son état de crucifié, abreuvé de vinaigre et de fiel. Sœur Marie-Marthe en fut si affligée qu'elle n'en perdit jamais le souvenir. « *Il faut, ma fille*, lui disait le Maître, *que tu me désaltères par ta mortification* » (p. 191). Aussi la vaillante religieuse ne pensait qu'à Jésus, à Lui sauver des âmes. Malgré ses veilles, ses souffrances continuelles, elle restait fidèle à tout son devoir, au point que ses Supérieures estimaient qu'elle faisait le travail de deux. Dieu était toute sa force. A cette mortification extérieure, elle joignit celle d'une très exacte fidélité à la Règle : toujours modeste, silencieuse, recueillie, on la devinait plongée dans une profonde contemplation.

« Lui, c'est tout »

Notre-Seigneur trouvait ses délices dans cette âme limpide : « Tu n'as pas plus la connaissance du mal que le petit enfant qui n'a pas encore la raison », lui disait-il (p. 206). Celui qui se plaît parmi les lis avait gardé ce cœur pur, sans la moindre connaissance du monde. Elle pouvait dire à l'une de ses compagnes : « Oh! oui... Il est tout amour, le bon Dieu! Quand j'étais toute petite fille,

il me le faisait déjà sentir. Il m'a tant gâtée! Je ne connais rien du monde, je ne connais que Lui! Oh! que je l'aime, Lui!... » (p. 209).

Le Christ était toute sa pensée. Pour Lui, elle retranchait toute réflexion inutile. Pour Lui, elle gardait son cœur détaché. Un jour, Jésus la reprit sévèrement pour la recherche d'une petite satisfaction du cœur : « Être religieuse, ma fille, c'est avoir banni de son cœur tout le créé..., c'est ne voir partout que Jésus, votre Époux, c'est le chercher uniquement... Votre but doit être le seul à seul avec moi » (pp. 210-211). A l'une des Sœurs qui lui demandait la raison des divines prédilections, elle répondit : « Oh! ma Sœur, c'est que je suis une ignorante, j'ai un cœur simple et sans doublure... et puis, j'ai un cœur dégagé : Lui, c'est tout!... Je ne tiens à rien,... à rien... je n'ai besoin de rien, je ne désire rien; mon cœur est libre » (pp. 209-210).

Pur, libre, le cœur de Sœur Marie-Marthe appartenait à Dieu seul, sa pensée n'était occupée que de l'unique objet de son amour. Semblable à la flamme purifiée qui monte toujours, l'âme de cette épouse du Christ s'élevait de degré en degré vers la perfection de l'amour.

Combats

Notre-Seigneur avait enseigné à Sœur Marie-Marthe la formule d'offrande des saintes Plaies, mais la faire adopter à la communauté ne fut pas chose facile pour les Supérieures. On devina l'origine de ces invocations. Le zèle de la règle s'en alarma. On ne pouvait supporter qu'une jeune novice converse s'imposât de la sorte. Que de souffrances, de vexations pour Sœur Marie-Marthe et ses dévouées Supérieures! Elle n'était que patience, humilité, mansuétude. Notre-Seigneur était là pour l'en-

courager, la rassurer : « *Plus vous rencontrerez d'oppositions et d'obstacles, plus ma grâce sera abondante* » (p. 92). Notre-Seigneur aimait beaucoup cette communauté de Chambéry, malgré les critiques soulevées par cette prétendue innovation. Critiques compréhensibles, d'ailleurs. Les religieuses de la Visitation gardent leurs Règles et Constitutions comme un legs sacré de leurs saints Fondateurs. « Il ne leur est point loisible, sous quelque prétexte que ce soit, de se charger d'autres prières que de celles qui y sont marquées » (Constitution XVIII). On ne pouvait aller là-contre. Dieu permit donc ces contradictions pour mettre en lumière la vertu de sa privilégiée et augmenter ses mérites.

Une vie si extraordinaire, on le conçoit également, l'attitude réservée des Supérieurs et les défauts qui se constataient toujours chez l'humble converse, ne furent pas sans étonner. De là des murmures, des récriminations. Sœur Marie-Marthe souffrait beaucoup; soutenue par le don de force, elle supportait tout en silence : jamais une allusion, une plainte, et cela pendant quarante ans! Mais combien plus douloureuse fut l'épreuve venant d'un Supérieur mal informé par des rapports imprudents de quelques religieuses. Le coup fut dur. Entre autres, la communion quotidienne fut retranchée à Sœur Marie-Marthe. Humblement, celle-ci se soumit aux ordres reçus.

Le cachet de Dieu

Elle se souvenait de la parole de son Maître : « Pour vous (religieuses), je ne vous demanderai qu'une chose, à savoir : si vous avez bien obéi » (p. 204). A l'exemple de Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, Sœur Marie-Marthe se conforma en tout héroïquement au divin vouloir, sanctionné par l'obéissance. Sa docilité parfaite fut

remarquable. Elle avait sacrifié sa volonté tout entière aux exigences de Notre-Seigneur. En Maître absolu, il pouvait exercer sur elle tous ses droits. La Très Sainte Vierge lui dit un jour : « Je ne veux pas que tu fasses aucun acte, quelque bon qu'il te paraisse, en dehors de l'obéissance » (p. 110).

Ses Supérieures refusaient-elles de lui accorder ce qu'elle demandait, l'humble Sœur s'inclinait sans insister. « L'obéissance est tout pour elle » (p. 45), note sa Supérieure. Jamais une réplique, jamais une discussion devant les plus durs sacrifices. Seul ce mot d'obéissance pouvait la tirer de ses longues contemplations. C'est le sentiment unanime de ses confesseurs : « Elle suivait toujours littéralement les avis qu'on lui donnait » (p. 218). A la lumière des divines instructions, Sœur Marie-Marthe avait appris l'obéissance simple et prompte. Un jour, malade et alitée, sa maîtresse lui dit : « Demain, vous serez guérie » (p. 216). La docile enfant prit l'encouragement pour un ordre. Notre-Seigneur, ravi de cette foi si simple, la guérit à l'instant même. Elle prit son repas et retourna le lendemain à ses occupations.

Que de fois les Supérieures n'eurent-elles pas recours à son intercession auprès de Notre-Seigneur! Le vin aigrissait-il dans les tonneaux, les pommes de terre se gâtaient-elles dans les caves, l'obéissance chargeait Sœur Marie-Marthe d'y porter remède. Faisant le signe de la croix, elle invoquait la Très Sainte Trinité, les saintes Plaies, et tout était réparé : le vin redevenait bon, les moisissures des pommes de terre séchaient. Le Seigneur se rendait à tous ses désirs.

Il en était des choses spirituelles comme des matérielles; toujours les Supérieures éprouvèrent l'efficacité de ses prières. Elle avait le culte de l'autorité, ne voyant que Dieu en elle. Notre-Seigneur lui avait si souvent répété : « Ma fille, ta Supérieure, c'est moi » (p. 215).

L'ouverture de cœur, la confiance envers sa Supérieure, sont des traits distinctifs d'une fille de la Visita-

tion. Pour Sœur Marie-Marthe, accablée de doutes et de craintes, la parole de sa Supérieure était infaillible et souverainement efficace. Le démon la tenta sur ce point; la persuadant qu'elle était une croix pour ses Supérieures, il essaya de la détourner d'elles. Sœur Marie-Marthe en vint à éprouver pour sa Supérieure une extrême répugnance, elle n'osait plus s'en approcher et s'en plaignait à Notre-Seigneur. « *Si tu t'éloignes de ta Supérieure, tu feras fausse route et tu perdras la vraie lumière* » (p. 217).

Aussi aimait-elle beaucoup sa règle, ses constitutions. La crainte de s'en écarter par ses austérités lui était une grande souffrance. Le saint Fondateur de la Visitation voulut, en effet, que l'esprit de sacrifice intérieur et de parfait abandon à la volonté de Dieu tînt lieu de jeûnes et telles autres mortifications extérieures, sauf pour quelques cas très rares voulus particulièrement de Dieu. Aussi saint François de Sales vint rassurer sa chère fille : « Suis bien le chemin que Jésus t'a tracé, c'est ta Règle » (p. 85).

« Maître, je suis votre pauvre »

Sœur Marie-Marthe n'a rien écrit, elle n'a pas tenu de savantes conversations, mais elle a su s'humilier. Notre-Seigneur lui demanda un jour : « Ma fille, veux-tu être crucifiée ou bien veux-tu être glorifiée ? » — « Bon Maître, j'aime mieux être crucifiée », répondit-elle dans un élan du cœur (p. 76). Elle ne cherche pas sa gloire, mais le mépris et la croix. Toute petite, pénétrée de sa bassesse, de son indignité, elle s'abîmait dans son néant, ne pensait qu'à disparaître. Elle vécut la parole de sa sainte Fondatrice : « Le principal soin de l'âme doit être de s'humilier. » Son grand souci, c'est toujours la crainte d'être remarquée : vie cachée, humilité, telle est bien sa

marque caractéristique. D'ailleurs, Notre-Seigneur la pressait sur ce point. Il l'humiliait fortement, la reprenait des moindres manquements : « Tu ne seras pas une vraie épouse si tu n'aimes pas à être humiliée » (p. 174).

« ... Pour être prête à recevoir mes grâces, il faut beaucoup t'anéantir, car Je ne regarde que le cœur humble ! » (p. 174). Un jour, exténuée de fatigues, après une nuit de souffrances, Sœur Marie-Marthe se tint à la porte du chœur : « Bon Maître, je suis votre pauvre, donnez-moi l'aumône, donnez-moi des forces », suppliait-elle (p. 175). L'humble Sœur ne parlait des faveurs divines dont elle était l'objet qu'avec une extrême répugnance. Plus le Seigneur la comblait de ses dons, plus elle s'anéantissait. Elle se montrait avide de corrections, toujours la première à s'humilier, à reconnaître et à réparer ses torts, car son extérieur avait gardé ses aspérités; de là des maladresses, de petites saillies de nature, autant d'occasions d'humiliations, de mérites. Par ailleurs, les Supérieures ne l'épargnaient pas. Sœur Marie-Marthe, se méprisant profondément, en comprenait tout le bienfait pour l'âme et se réjouissait de la gloire qui en résultait pour Dieu.

Le Saint-Esprit, par la lumière des dons de science et d'intelligence, l'éclairait de plus en plus. Alors, elle se sentait comme écrasée sous le poids de la grandeur divine et de sa propre misère, à la vue toujours plus profonde de ses défauts.

« Mon Jésus, disait-elle, j'attends tout de Vous seul, parce que je ne suis que misère » (p. 171).

La même lumière lui fait découvrir des taches dans nos meilleures actions. « On est tout plein d'imperfections, dit-elle, il n'y a vraiment rien de bon en nous. — Quand on se voit près du bon Dieu, on n'est que péché, misère... même ce que nous croyons bien faire, même les actions les plus saintes, tout est gâté par notre amour-propre... » (p. 186). Pour lui ôter toute propre estime, Notre-Seigneur lui montrait quelquefois, comme dans un tableau, les qualités bien supérieures de ses

Sœurs, puis, l'humiliant : « Il ne faut avoir d'autre désir que d'être méprisée et traitée comme tu le mérites » (p. 174). « Mon cœur n'opère que dans le cachet de l'humilité » (p. 175). Occupée un jour à laver la vaisselle, Sœur Marie-Marthe se vit soudain entourée des Visitandines du ciel et d'une phalange de Bienheureux. L'âme remplie de joie, elle leur dit : « Voulez-vous faire pour moi une commission à Notre-Seigneur ? Dites-lui que je suis... pécheur » (p. 175). Consciente de sa propre faiblesse, elle se confiait totalement au Sauveur, attendant tout de Lui par les mérites infinis de ses saintes Plaies. Aussi, au cours d'un entretien avec Lui, Sœur Marie-Marthe se vit transportée au ciel et les bienheureux, lui faisant une place de choix dans leurs rangs, chantaient en chœur : « Celui qui a été le plus petit devient le plus grand ! » (p. 188). Dieu exalte les humbles !

Vie théologale

Tout en imitant Jésus crucifié, Sœur Marie-Marthe marchait par la voie d'enfance spirituelle si favorable au développement et au parfait épanouissement des vertus théologales. Avec la simplicité de l'enfant, elle croit en Dieu, elle espère en Lui, elle L'aime de tout son cœur.

Cet esprit de foi spontanée inspire tous ses actes, en toutes les circonstances de sa vie : maladies, contradictions, épreuves de tous genres. Elle voit Dieu en toutes choses et ne perd aucune parcelle de la croix.

La sainte messe est pour elle le calvaire renouvelé. Sœur Marie-Marthe vit du drame qui se déroule sur l'autel, s'unit à la divine Victime qu'elle reçoit dans la sainte communion avec une ferveur, un amour toujours croissants. Dieu la fait vivre des mystères de la Sainte Trinité,

de la Rédemption, de l'Eucharistie. Elle touche l'au-delà. Perdue dans la contemplation, elle a de la peine à revenir aux choses de la terre. Mais il arrive que le divin soleil des esprits se cache, tout s'obscurcit. Désemparée, Sœur Marie-Marthe souffre, cherche son Seigneur et son Dieu. Ces délaissements la torturent. Enfin Jésus revient : « *J'ai tout purifié en toi par ce délaissement* » (p. 266). D'autres fois, après des journées de souffrances indicibles, Notre-Seigneur, l'ayant associée à son agonie et à son abandon sur la croix, lui dit : « Ma fille, j'ai pleuré au jardin des Olives et sur la croix, dans mon grand délaissement » (p. 267).

Souvent ce sont de rudes assauts que lui livre l'esprit des ténèbres. Se présentant un jour à elle à cinq reprises différentes sous une forme corporelle, Satan lui dit : « Il n'y a point de Dieu!... A quoi bon tes prières, puisqu'il n'y a point de Dieu. » Sœur Marie-Marthe répondit : « Je crois qu'il y a un Dieu et qu'Il est mon Époux !... Il est mon Époux !... Il est ma nourriture... » (p. 269). A ces mots, le démon disparut en fumée. Il l'inquiétait ainsi de mille manières par des suggestions contre l'autorité, contre l'humilité, contre l'efficacité de la prière, essayant toujours de la décourager, de la détourner de sa voie. Mais cette humble religieuse tint ferme au milieu des obscurités et des luttes; fidèle à sa mission, elle priait sans se lasser avec un esprit de foi toujours plus grand. Aussi sa prière était exaucée, comme le montrent plusieurs conversions obtenues.

« La terre n'est rien, ma fille, disait Jésus à son épouse, la terre tout entière n'est que néant... regarde le ciel ! Le ciel est seul digne de tes désirs !... Rappelle-toi ta demeure et n'oublie pas que tu appartiens à la grande famille du ciel... » (p. 292). Sœur Marie-Marthe se meurt du désir d'aller voir Dieu. L'ennemi de tout bien en prend occasion pour chercher à la détourner de l'unique objet de son espérance. « Il n'y a point de ciel pour toi », lui dit-il (p. 265). La servante de Dieu a sa réplique aussi

prompte que naïve. Par mille ruses, il essaie de la troubler : « Hypocrite sorcière ! tu trompes et tu es trompée... » (p. 264). Il tourne en dérision sa pratique d'offrir les saintes Plaies, il va jusqu'aux mauvais traitements. Sœur Marie-Marthe souffre d'horribles tourments, elle se croit le jouet de l'illusion. Torturée dans son âme et dans son corps, toujours vaillante cependant, elle répète avec une confiance invincible les invocations aux saintes Plaies. Elle espère tout par les mérites infinis de son Sauveur. Le regard fixé sur Dieu seul, elle s'abandonne entre ses bras comme une enfant, sans laisser d'accomplir sans relâche la mission que le Seigneur lui a confiée. Comment le Maître ne répondrait-Il pas à tant de générosité ? L'attirant sur son cœur, sa douce voix lui dit : « Ma bien-aimée, tu seras là pour le temps et pour l'éternité » (p. 266).

Sœur Marie-Marthe avait entendu cette parole de son adorable Maître : « Ma fille, aime-moi, avant tout, pour moi-même » (p. 71). Avec une grande générosité, elle répondait à cet amour infini qui l'attirait toujours plus fortement.

« Je t'apprendrai à m'aimer, disait Jésus, car tu ne sais pas le faire : la science de l'amour est donnée à l'âme qui regarde le divin Crucifié et lui parle cœur à cœur » (p. 231). Avec une bonté touchante, Il lui apprend à faire oraison : « Mon secret d'amour est découvert à l'âme qui s'unit à Moi et s'entretient avec Moi dans le fond de son cœur » (p. 231). « Mon union avec toi est ton seul bien : là se fait ton avancement... » (p. 233). Toute sa vie ne fut qu'un martyre d'amour. Jésus crucifié avait pris possession de son cœur. Il pouvait lui dire : « J'ai façonné ton cœur à mon gré et pour moi. J'en ai enlevé tout regard vers la créature... J'y ai mis la simplicité de l'enfant » (p. 168). « Tu es la bien-aimée de mon cœur. Désormais, tu n'aimeras plus et ne respireras plus que par mon cœur » (p. 72). Dégagée de toute entrave humaine, entièrement libre, consumée par l'amour qui la

transforme, elle éprouve de plus en plus la faim de Dieu : « *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* »

L'appel devient plus pressant : « Ma fille, monte le calvaire avec moi. » « Je te veux victime debout » (p. 234). « Toi aussi, tu es chargée des péchés des hommes » (p. 271). L'amour cherche la ressemblance, et l'union avec le Sauveur ne se réalise que sur la croix. L'amour transformant a réalisé son œuvre. Marquée à l'effigie du Christ, associée à sa mission rédemptrice, la douce victime suit pas à pas les traces de son Maître. Comme Lui, elle s'offre pour les pécheurs, prie pour eux, partage leurs luttes, éprouve en elle-même leurs peines et angoisses. Un jour, elle nommait à sa Supérieure le malade de la paroisse qui lui coûtait tant de souffrances. Elle crut comprendre qu'après sa mort il lui adressa ces paroles : « C'est pour moi que vous avez tant souffert. Le démon enrageait de me perdre. Je vous dois mon salut : ma place était en enfer et je suis au ciel par les mérites des plaies de Jésus que vous avez invoquées pour moi » (p. 270).

L'âme de Sœur Marie-Marthe rayonnait de charité autour d'elle. Elle s'intéressait à chacune de ses Sœurs. Son dévouement ne connaissait ni calcul ni limites. Elle savait à ses dépens réaliser le désir de Jésus : « Ne se regarder jamais, ne jamais refuser un service » (p. 236). Notre-Seigneur demandait plus : « Tu dois acquitter chaque jour la dette de chaque âme de cette communauté envers ma justice... Tu seras la victime pour expier chaque jour les péchés de toutes » (p. 140). Quel amour désintéressé ne fallait-il pas pour exercer sa mission réparatrice ? L'approche de la mort d'une Sœur était toujours marquée par une intensité de souffrances : Sœur Marie-Marthe suppléait par la prière et l'immolation à ce qui leur restait à réparer.

Son zèle apostolique la portait à prier constamment et à souffrir aux intentions du Vicaire de Jésus-Christ et pour tous les fidèles. Que d'âmes du purgatoire ont béné-

ficié de ses prières. Un jour, veille de l'Ascension, Notre-Seigneur lui dit : « Ne t'attends pas aujourd'hui à jouir, parce que beaucoup d'âmes doivent, par tes souffrances, arriver au ciel pour assister à mon triomphe » (p. 256). Un autre jour : « Ma fille, par la rude tentation que tu as soufferte et par ton délaissement intérieur, plusieurs pécheurs se sont convertis et plusieurs âmes du Purgatoire ont été délivrées... il fallait tes souffrances pour cela » (p. 268). Que de nuits n'a-t-elle pas passées en prières pour les agonisants! Notre-Seigneur les lui montrait : « Tu es chargée de toutes ces âmes, il faut leur obtenir une bonne mort » (p. 253). Procurer la gloire de Dieu, le salut des âmes : telle était son unique ambition : « Mon Jésus, j'ai soif des âmes pour votre gloire » (p. 253).

En vraie fille de la sainte Église, elle dépassait les murs de son étroite clôture pour glaner dans le champ du Maître. Se sentant chargée des péchés des hommes, écrasée sous le poids de la justice divine, elle s'écriait : « Mon Dieu, ne regardez pas notre misère, mais regardez votre miséricorde ! » (p. 251).

Jésus la pressait à son tour : « Viens à la conquête des âmes ! » (p. 248). Lui montrant les pécheurs à travers le monde : « Je te les montre afin que tu ne perdes point de temps » (p. 250). Et la fervente missionnaire passait ses nuits à moissonner les âmes. Le sang divin en était le prix. Sans relâche elle disait sa grande prière : l'offrande des Plaies sacrées de notre Sauveur, qu'elle avait promis de renouveler toutes les dix minutes (p. 75).

N'est-ce pas là l'héroïcité des vertus théologales et morales, autant du moins qu'on en peut juger avant que l'Église ne se prononce ?

Conforme à Jésus crucifié dans sa vie, l'humble épouse

le fut dans sa mort. Suprême combat, où ses appels angoissés vers sa Mère du ciel nous laissent deviner l'isolement du cœur, l'abandon avec Jésus sur la croix, et l'on se rappelle cette parole qu'Il lui adressa un jour : « *Sur la croix, au fort de mes souffrances, J'étais tout seul... Voilà pourquoi J'ai voulu que tu souffrisses ainsi* » (p. 267).

Par Marie, elle dut remporter cette dernière victoire sur l'ennemi, sur le péché. Cette céleste Mère vint enfin la chercher le 21 mars 1907 aux premières vêpres de sa Compassion.

A travers son humble servante, le divin Maître nous adresse les mêmes paroles : « *Une seule goutte de mon Précieux Sang suffit pour purifier la terre, et vous n'y pensez pas!* » (p. 62). « *La Plaie de mon Sacré-Cœur s'ouvre largement pour enfermer tous vos besoins!* » (p. 79).

Toute cette vie nous rappelle le don de Dieu. Le Sang rédempteur est d'une valeur infinie.

En nous le redisant à chaque page, cette héroïque vie nous fait sentir que notre foi, qui devrait se nourrir toujours davantage de cette vérité révélée, reste souvent très superficielle. Elle dépasse peu les formules conservées dans la mémoire et répétées sans doute avec respect. Elle n'atteint pas assez les réalités divines qu'elles expriment.

Daigne le Seigneur, par l'intercession de cette vaillante religieuse, nous accorder quelque chose de sa foi si pénétrante, souvent savoureuse, de sa contemplation du mystère de la Croix, perpétué en substance sur l'autel, pendant la messe !

De cette grande foi, procède l'espérance ferme, l'amour ardent de Dieu et des âmes, dont nous avons besoin dans les tristesses de l'heure présente.

Au moment où l'esprit d'indépendance absolue, d'or-

gueil poussé jusqu'à l'athéisme, cherche à se répandre dans le monde entier et dans les pays les plus chrétiens, le Seigneur suggère à bien des âmes intérieures de prier comme le faisait l'humble converse de la Visitation de Chambéry. Il les invite à demander *une intelligence plus profonde du mystère de la Rédemption* et *le désir de participer*, dans la mesure voulue pour nous par la Providence, *à ses saints anéantissements*, remède de tous les orgueils. Le Seigneur fait entrevoir à ces âmes, comme à celle dont nous venons de parler, qu'elles trouveront dans ce désir sincère la force, la paix, et quelquefois la joie, pour supporter les souffrances qui peuvent venir et pour relever les courages autour d'elles.

Rome. Angelico.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

Comment souffrent et meurent les petits enfants

La foi de l'enfance, qui accueille tout avec une si émouvante simplicité, et parce qu'elle s'abandonne à la parole des grands, et parce que rien ne saurait la troubler en ce monde où elle a coutume de ne rencontrer que des merveilles, fait place, sous le souffle du Saint-Esprit, à la vertu surnaturelle de foi qui reçoit, sans qu'aucun doute l'effleure, la parole révélée de Dieu.

Pendant toute leur courte vie, on a répété à ces petits chrétiens que la Providence veillait sur eux et qu'un ange guidait leurs pas. Ce mystère leur était aussi familier que l'amour de leur mère ou la douceur du ciel bleu. Aussi, quand la maladie les a touchés, rien n'a pu d'abord ébranler leur confiance. Ils ont cru à une épreuve fugitive, comme un bobo un peu plus grave et douloureux seulement, dont leur prière obtiendrait bientôt la guérison. Leur acte de foi est en même temps un acte d'espérance : Dieu ne les abandonnera pas, mais ce qu'ils attendent de lui, ce que nous leur avons enseigné à demander, ce sont d'abord des biens terrestres : notre joie — leur santé — leur vie. Et Andrée veut partir pour Lourdes avec le prochain pèlerinage. Et Gaït, paralysée, est sûre que Jésus « va guérir ses petits pieds ». Et Jacqueline met sous son oreiller, avec une médaille de la Sainte Vierge, une relique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Pourquoi sainte Thérèse ne ferait-elle pas un miracle pour moi ? »

Nous savons, certes, que ces biens terrestres sont aussi

des dons de Dieu, pour lesquels il convient de suspendre des ex-voto reconnaissants aux murs des chapelles blanches et des vieux sanctuaires. Ces dons, les parents des petits malades les ont appelés d'abord de toute leur âme, et, parce qu'ils nous ont été refusés, nous n'allons pas en contester la valeur : nous savons mieux que personne de quel prix nous aurions voulu les payer. Mais nous savons également, et de foi, que Dieu nous aime tous, et nous pouvons, sans témérité, essayer de nous consoler par cette pensée que nos enfants ont été *préférés*. Selon la seule sagesse humaine, est-il si bienfaisant d'accumuler les jours au long de toute une longue vie? Mais selon la grâce, trois fois bénis ceux qui, de plain-pied, passent de l'innocence terrestre à l'innocence éternelle des élus...

Dans la mesure où ils nous ont laissé entrevoir les secrets de leur vie intérieure, il semble que les petits prédestinés aient vécu plus que d'autres dans la familiarité de la mort. Quand on pense que des incroyants accusent notre foi de peupler les imaginations enfantines de cauchemars funèbres et de visions d'enfer!

Lorsqu'ils songeaient à la mort, ils ne voyaient pas de cercueils, ou du moins cette vision ne les effrayait pas. Ils ne redoutaient pas non plus l'enfer, qui n'est pas pour eux. Le cimetière? Un beau lieu calme avec des fleurs.

— Tu vois, papa, dit Marie-Rose d'une voix paisible, quand je serai morte, je veux un petit jardin comme celui-là...

Et Louise :

— Maman, qu'est-ce que tu dirais si je me faisais religieuse quand je serai grande?

— Que tu dois suivre la volonté de Dieu...

— Qu'est-ce que tu ferais si je mourais?

— Si tu mourais, je ne m'en consolerais jamais et je porterais le deuil toute ma vie...

L'avertissement fut donné par deux fois, et sur un tel ton que désormais la mère sut ce qui leur était à toutes deux réservé.

A dix ans, quelques mois avant sa mort, cette même petite Louise avait demandé à son directeur la permission de faire le vœu héroïque. Seules les âmes déjà bien avancées en grâce songent à ce dépouillement mystique. L'enfant était si jeune que le directeur ne permit pas, mais cette intention suffit pour la révéler. A partir de ce moment, Louise pensa beaucoup à la mort...

On se demande parfois si le pressentiment que leurs parents ont eu, le cachant anxieusement au plus intime d'eux-mêmes, ces enfants ne l'ont pas reçu d'une façon analogue, par des touches secrètes que la conscience claire refusait de comprendre, mystérieusement appelés. Leur acquiescement, leur oui informulé, en réponse au bon vouloir de Dieu, c'était sans doute ce détachement souverain, *effrayant*, à l'égard des choses de la terre. C'est ainsi qu'on explique la « paresse » de Guy de Fontgalland, et ce cas n'est pas si rare. Sans doute est-ce un tel sentiment qui pousse Andrée à dire, quand on la gronde parce qu'elle ne travaille pas suffisamment en classe : « On n'a pas besoin de savoir tant de choses pour aller près du petit Jésus, n'est-ce pas? »

Xavier fait effort sur lui-même pour ne pas se laisser aller à ses mouvements d'humeur. Tous constatent en lui ce changement :

— Je n'ai *plus le temps* de me mettre en colère.

Ces enfants qui nous ont appartenu, nous n'avons su que si peu de chose de leur vie profonde. Quels colloques leurs anges, qui contemplent sans cesse la face du Père, ont-ils surpris entre leur âme et l'Invisible? Où allaient leurs pensées quand leurs yeux semblaient voir si loin? Jésus enfant devait avoir ce regard quand il répondit à Marie, effrayée de le voir ainsi, menant sa vie propre et comme détaché d'elle : « Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? »

Un amour secret les attire : ils songent au ciel, à la Sainte Vierge, à Jésus, à toutes ces réalités ineffables. Et les sceptiques peuvent bien dire que nous sommes seuls responsables, nous qui avons fait surgir devant leurs imaginations en éveil ces horizons enchantés, — mais tous les chrétiens, tous les petits enfants élevés dans la foi ont l'esprit peuplé des mêmes images, et pourtant, on n'a pas l'impression que, comme ceux-là, ils vivent déjà ailleurs par l'âme.

Encore le petit Xavier. Comme beaucoup de ses jeunes contemporains, il rêve d'être aviateur. Un jour, un de ses camarades lui objecte :

— Mais tu peux te tuer !

— Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

Une autre fois, il répond de la même façon à sa mère :

— Et moi, Xavier ?

Il la regarde de ses beaux yeux profonds :

— Mais, maman, puisqu'on va au ciel...

J'ai vu ce regard, moi aussi, quand, grondant Jacqueline d'avoir manqué de prudence et failli se faire écraser, elle a eu un geste qui m'invitait à la résignation :

— Alors tu n'as pas peur de mourir ?

— Non, j'irais voir comme c'est le ciel, les anges, le bon Dieu...

De ces autres petits comme de Jacqueline, « on dirait qu'ils ne sont pas chez eux ici et qu'il faut les retenir de force... ».

Pourtant, si familiers qu'ils soient avec la pensée de la mort, qui semble avoir perdu pour eux son aiguillon, nos enfants ont éprouvé pendant leur maladie l'angoisse de mourir, commune à toute chair : quitter ce

clair soleil, toutes les choses que l'on aime et celles qu'on espérait plus tard aimer; surtout, renoncer à la vue de ces visages très chers qui donnaient la joie de vivre et la sécurité pour s'en aller tout seul vers une terre lointaine, très belle, sans doute, mais qui demeure étrangère. Et Dieu qui devait accorder la guérison à la ferveur des prières? et cet Ange gardien qui protège les pas des enfants? et ces pèlerinages d'actions de grâces que l'on accomplirait dans la joie quand la santé serait revenue?

Autant que leurs paroles permettent de le deviner, ces doux petits, comprenant que la fin était proche, ont connu, eux aussi, la nuit de l'âme et le sentiment de tristesse qui arracha le cri de désolation à Jésus en croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » J'ai peur qu'à tant parler de l'atmosphère surnaturelle qui enveloppe la mort des enfants, de ces battements d'ailes blanches qui entourent leur agonie (et sans doute on a raison d'en parler, car tout cela est vrai, mais il est d'autres réalités), on oublie trop leurs peines intérieures et leurs combats secrets qui ne prêtent pas, eux, à poésie et à littérature.

Ils sont soumis à la grande loi humaine, ils luttent dans leur âme comme dans leur chair, et d'autant plus durement, peut-être, qu'ils savent mal exprimer leur angoisse ou qu'ils ont la pudeur de la traduire par des phrases. Parfois, pourtant, un mot qui leur échappe en révèle l'amertume, et ce sentiment d'abandon qui les envahit, petits Christs sur la croix avec leur Jésus. Je ne l'ai pas absolument compris tout de suite, mais j'ai, depuis lors, tellement sondé la profondeur de désespoir (oui, c'est bien désespoir qu'il faut dire, renoncement à l'espérance) de ma chérie, lorsque son père lui présenta la chère image : « Tiens, voilà ta petite Sœur Thérèse... », et qu'elle répondit si tristement :

— Elle ne m'a pas guérie...

René (5 ans et demi), toujours malade depuis sa nais-

sance et qui ne pouvait pas jouer comme les autres enfants, disait souvent :

— Je n'ai pas de chance...

Il ne voulait pas quitter la photographie de sa petite cousine, morte avant lui, et répétait :

— Misère... misère...

Andrée, que la diphtérie empoisonne tandis que ses parents, qui ne savent rien, voguent vers le Congo, semble avoir épuisé toutes les tristesses auxquelles est accessible une âme de dix ans. Triste écho à « l'archipel » de Jacqueline, elle dit en montrant ses piqûres :

— Je ne suis plus qu'une pelote...

Elle songe à ceux dont elle est séparée :

— Il ne faut pas dire à mon papa que je suis malade, il serait trop inquiet, on lui en parlera seulement quand je serai guérie...

Un peu avant l'agonie, elle demande :

— Ma maman, où est-elle ?

— Est-ce que je ne te soigne pas bien ? mon trésor, répond la tante sur qui cette absence pèse avec la même cruauté.

— Oh ! si, Mie, mais tu comprends, quand on est malade, on voudrait avoir son papa et sa maman près de soi...

« Mie » essaye de plaisanter — au prix de quel déchirement — pour réveiller l'illusion :

— Non, Mie, il ne faut plus rire, ton petit poussin est bien malade...

L'enfant semble éprouver, comme Jacqueline, l'impression d'abandon, parce que sa prière, qui réclamait la santé, n'a pas été exaucée :

— Tu sais, Mie, le petit Jésus a voulu me guérir, mais maintenant il ne veut plus...

... Et la question, l'atroce question, plus déchirante encore sur les lèvres de ces petits que sur celles des autres agonisants :

— Est-ce que je vais mourir, Mie ?

On a le sentiment que la souffrance les a soudain grandis, mûris — et il arrive que leur dernière image révèle cette métamorphose. Leur langage garde son émouvante simplicité, et plus que jamais ils rayonnent d'enfance spirituelle, cependant, ils ne sont déjà presque plus nos enfants, mais nos frères et sœurs en souffrance. Sur le point d'entrer dans l'éternité, il semble qu'ils aient déjà perdu leur âge :

— Il faut *bien* souffrir dans la vie, dit Lucette.

Dans un moment de détente, elle s'est mise à jouer un peu, et comme si elle avait conscience d'avoir désormais laissé loin derrière elle ses six ans terrestres, elle dit, paraissant s'excuser :

— Quand on est malade, on redevient enfant...

Et voici le combat livré, la victoire remportée. L'espérance a refleuri, mais elle s'oriente maintenant vers la béatitude prochaine, non vers la santé et les joies d'ici-bas. Le sacrifice est accepté — et peut-être faudra-t-il le renouveler bien des fois encore jusqu'à la minute où la conscience sombrera dans la nuit avant de se réveiller au grand jour divin. Ainsi, la mort de ces petits enfants couronne leur vie par l'acte de charité suprême, car il n'est guère de plus haute vertu pour l'âme que d'accepter dans l'amour d'être arrachée à ce corps où sa nature la rive. Le oui qu'ils disent au bon vouloir de Dieu va rejoindre la sagesse que toute une longue existence de luttes, de mortifications et de prière, enseigne aux plus grands mystiques. Pour eux, toutes ces comparaisons valent : l'esquisse d'un maître donnant parfois une aussi haute idée de la beauté qu'un tableau achevé, la promesse de la fleur plus parfaite que le fruit, le premier rayon de l'aurore plus radieux

que les splendeurs du couchant. Et cet acquiescement, qui fond leur volonté dans celle de Dieu, leurs six ans, leurs huit ans le prononcent très simplement, comme par un jeu de la grâce. Désormais, s'ils parlent de leur mort, c'est avec un tout autre accent, conscients de la part qui leur est réservée et de ce qu'ils acceptent.

Elisabeth. — Mais, maman, le bon Dieu a peut-être envie que j'aille au ciel, puisqu'il me rend malade...

Lucette. — Cette année, ce sera les anges qui me donneront mes œufs de Pâques...

Une autre petite fille de six ans, dont je ne sais pas le nom. — Je vous « bénisserai » tous du haut du ciel...

Xavier (de sa voix claire, pure, enfantine). — Tout le monde est très bon, tout le monde, les docteurs, les infirmières, on essaye de faire quelque chose, mais moi... je vais partir...

Je veux évoquer ici le souvenir d'une petite Marie dont le sacrifice essentiel s'accompagne d'un autre qui ajoute comme une auréole à ce pur visage. Pourquoi faut-il que tous les mots — particulièrement ceux-là — soient si usés? C'est pour elle ou jamais qu'il faudrait parler de « grâce angélique » et de « rayonnement céleste ».

Elle avait un frère qui appartenait à la maîtrise de Notre-Dame-des-Victoires, petit enfant de chœur doux et pieux, fidèle à sa tâche de jeune clerc. Le matin, elle l'accompagnait parfois à l'église ou venait le chercher le soir avec une de leurs grandes sœurs. Elle s'arrêtait devant la statue blanche. On lui avait dit que, plus qu'une autre encore, elle était l'enfant de Notre-Dame puisqu'elle portait son nom, et cette pensée la remplissait de joie. Elle demanda qu'on mît une image de la statue près de son petit lit. Pour la corriger de ses menus défauts d'enfant, il suffisait de lui dire qu'ils ne

plaisaient pas à Notre-Dame. Elle fait des rêves d'avenir : Armand sera prêtre, elle le servira, ils ne se quitteront jamais (mais quel âge avait donc sainte Thérèse d'Avila quand elle s'enfuit avec son frère pour aller chercher le martyre chez les Maures ?).

Hélas ! le petit garçon mourut bientôt de la diphtérie — celui-là aussi, mon Dieu...

Pendant ses vacances, on emmena Marie chez ses grands-parents dans un village de l'ouest. La voyant si pieuse, le bon curé lui demanda un jour si l'église lui plaisait. Oui, certes, et pourtant quelque chose manquait : la statue de Notre-Dame des Victoires. Il y avait bien une statue de Notre-Dame de Lourdes, mais sous cet autre nom, sans son enfant Jésus, la Vierge lui était moins familière.

— Si on vous donnait une statue de Notre-Dame des Victoires, Monsieur le Curé, vous la mettriez dans l'église ?

— Oui, certes, mon enfant...

Marie se recueillit un instant, puis reprit :

— Eh bien ! Monsieur le Curé, je vais tâcher de vous en donner une...

On avait l'habitude de la récompenser par quelques sous quand elle avait été tout spécialement sage ou qu'elle avait obtenu des bons points en classe. A partir de ce moment, elle s'appliqua à en gagner davantage pour acheter bientôt la belle statue. Aux vacances suivantes, elle annonça à Monsieur le Curé, dont on devine la surprise et l'émotion, qu'elle avait déjà réuni une partie de la somme...

Or il arriva qu'en août de la même année, pendant les grandes vacances, elle aussi tomba malade et comprit qu'elle était appelée à rejoindre bientôt le doux petit frère... Mourir, oui..., mais mourir sans avoir donné la belle statue ? Elle ne pouvait demander d'en faire les frais à ses parents, qui étaient pauvres et qui avaient déjà tant d'enfants à élever. Comment, sur ce lit de ma-

lade, gagner encore de quoi l'acheter? Une idée lui vint. Les couronnes de perles blanches et les gerbes sorties des magasins de fleuristes, qu'on voit aux enterrements des enfants, ne coûtent-elles pas bien cher? Alors, au lieu de dépenser tout cet argent, que les amis de sa famille, que son parrain surtout, qui la gâte, l'ajoutent à la somme qu'elle a déjà recueillie. Et si ce n'est pas suffisant, peut-être ses grandes sœurs voudront-elles à leur tour, plus tard, en souvenir d'elle, faire quelques économies et les donner pour la statue.

— Mais tu sais, maman, je veux qu'elle soit bien belle...

On le lui promit, et la petite Marie mourut en paix. On l'emporta dans l'église où Notre-Dame des Victoires manquait encore. Toutes les fleurs blanches du village avaient été coupées, mais personne n'avait apporté de couronnes de perles ni de gerbes qui coûtent cher...

... Au premier anniversaire de sa mort, la statue fut placée sur l'autel avec un ex-voto : « En souvenir d'Armand, élève de la maîtrise de Notre-Dame des Victoires, retourné à Dieu à l'âge de sept ans, et de Marie, endormie du sommeil des anges à l'âge de six ans. »

Toute la paroisse, on le comprend, entoura la sainte image d'une double vénération. Voyant ainsi éveillée la piété envers Notre-Dame des Victoires, le curé du village établit une association de prières pour la conversion des pécheurs, qui fut canoniquement affiliée à l'archiconfrérie parisienne de Notre-Dame des Victoires.

C'est ainsi que la piété d'une enfant de six ans mua de pauvres couronnes terrestres en couronnes de prières pour la Reine des cieux. Au jour du Jugement, que de vieillards envieront les mérites de cette toute petite fille!

Et comme la charité a deux faces, celle qui se tourne vers Dieu et celle qui regarde le prochain, des petits un peu plus âgés, bien qu'encore en pleine enfance, acceptent sans un mot de révolte de prendre sur eux la part la plus lourde pour l'éviter à d'autres.

— ... Peut-être que, par ta souffrance, tu empêches d'autres petits enfants de souffrir.

— Lesquels ? a demandé simplement Jacqueline.

Le frère de Marie, Armand, agonisait alors que sa mère venait de mettre au monde une autre petite sœur. Il accepta de ne pas revoir sa mère, qui avait renoncé à lui dire adieu afin de ne pas transmettre la diphtérie au bébé.

On ne sait pas assez, non, on ne sait pas assez ce que ces petites âmes prédestinées renferment de courage, d'empire sur soi et, pour dire le mot vrai, d'héroïsme — épanouissement des dons du Saint-Esprit qui, en si peu de jours, les fait monter si haut.

Pendant toute sa courte vie, Geneviève n'a songé qu'à se dévouer aux autres. Si Dieu la laisse à sa mère veuve, elle se fera religieuse pour se dévouer encore, mais s'il juge meilleur de l'appeler tout de suite à lui, elle ne lui dira pas non. Elle fait son sacrifice et sourit quand on lui annonce la gravité de son état et l'imminence de l'opération.

Ils sont entrés d'emblée dans le mystère de la réversibilité des mérites, ils donnent leurs souffrances afin que Dieu s'en serve pour le bien des âmes. Roger, torturé pendant vingt-huit mois par une douloureuse tuberculose, offre sa vie pour que sa sœur, morte l'année précédente, soit heureuse parmi les élus. Emmanuel — douze ans — a fait son sacrifice pour une âme qui lui est chère. Quand sa maladie le torture, il serre les poings afin de tendre sa volonté :

— Ah ! si ce n'était pas pour elle...

Le docteur qui soigne Bernadette — treize ans — a bientôt reconnu la méningite. L'enfant souffre atrocement sans savoir de quel mal :

— Je crois bien que je vais mourir, maman... On m'arrache les yeux, maman... Enlève-moi tous ces couteaux qui me percent les yeux... Priez pour moi... priez... priez...

Le lendemain, elle a encore la force de dire :

— Petit Jésus, je vous aime pourtant bien, pourquoi me faites-vous tant souffrir ?

— Sois patiente et courageuse, ma chérie...

— Oui, Jésus, je vous offre mes souffrances pour l'expiation de mes péchés et pour la conversion de mon papa...

(Ce papa qui vit étranger aux siens...)

Même dans son délire, elle ne cesse pas de prier...

Pour ceux qui ont fait leur première Communion, le contact avec le corps du Christ est la source d'un nouveau courage.

Chez les enfants qui vont mourir, chez les plus petits aussi, pourtant à peine conscients, dirait-on, de l'acte qu'ils accomplissent, la grâce eucharistique transparaît, si visible qu'il semble qu'on aperçoive le Christ lui-même dans leur âme, au-delà de leur pauvre corps émacié. La petite Irlandaise Nellie du Dieu Saint, morte à quatre ans et quelques mois, après avoir angéliquement supporté les grandes souffrances de la carie des os, est l'exemple le plus célèbre des prévenances divines envers ces âmes très pures. A une époque où la première communion des petits n'était pas encore promulguée, elle tendait la main vers l'hostie :

— J'ai besoin du Dieu Saint...

Son désir était si ardent, paraissait tellement inspiré par ce Dieu Saint lui-même qu'on finit par le lui donner...

Tant d'autres ont été ainsi transfigurés par la présence divine que, pour essayer de les retrouver en esprit parmi les anges, leurs mamans n'ont qu'à se rappeler ce sourire déjà désincarné, cette lumière des yeux ouverts sur l'invisible.

Je revois ce petit garçon — trois ans et demi — rongé

par une maladie extraordinaire, monstrueuse, que rien dans son ascendance ne paraissait expliquer. Sur sa tête s'était développé un cancer à peu près aussi gros que la tête elle-même. La tumeur avait dévoré l'œil, qu'il avait fallu extraire, écrasait le nez, tordait la bouche. L'œil qui restait était d'un brun doux, goutte de lumière et d'intelligence, témoignage de l'étincelle divine que la matière déchaînée menace de toutes parts, à qui le triomphe final est cependant réservé.

Aucune maison n'ayant voulu accepter l'enfant — car il risquait de vivre assez longtemps encore — les Dames du Calvaire avaient étendu sur lui leur manteau de miséricorde, faisant exception à la règle qui n'accueille que des petites filles d'un âge plus avancé déjà, et des femmes. On adoucissait le plus possible ses souffrances par des remèdes, il va sans dire, et quand son mal lui laissait un peu de répit, on le distrayait autant qu'on le pouvait. Malgré tout, il arrivait que ses douleurs fussent vives, et il fallait en appeler à lui-même, à sa petite volonté, à son cœur, pour qu'il ne se mette pas à gémir tout haut, réveillant ainsi les douleurs pareilles à la sienne momentanément assoupies :

— Tais-toi, mon petit Jacquot, tais-toi, il faut laisser dormir les grand'mères...

Et Jacquot se taisait, ou du moins sa plainte se faisait plus discrète.

Tout ce qu'une petite âme sensible, une petite intelligence précoce pouvait comprendre du divin, il semble qu'il l'eût saisi. (Et que savons-nous donc nous-mêmes ?) Quand il apercevait une croix, la moitié de son visage qui le pouvait encore esquissait un sourire. Il tendait la main, envoyait un baiser :

— Zézu...

Amour puéril, amour enseigné, sans doute. — Qu'est donc le nôtre ?

Quand la mort fut proche, on demanda au Cardinal la permission de lui faire faire sa première communion.

On lui expliqua ce qu'était la confession. Il comprit si bien qu'il avoua gravement son péché :

— A dit zut...

Quand il eut communié, il montra son cœur, et dit dans la joie de tout son pauvre petit visage :

— A Zézu...

... Je l'ai vu pour la dernière fois quelques jours avant sa mort. La tête bandée, respirant mal, mais assoupi, il ne paraissait plus beaucoup souffrir, la conscience déjà obscurcie.

Mais chez les enfants qui ont été privés de la communion par leur jeune âge, ou dont les parents ont trop longtemps attendu, la grâce aussi se manifeste — celle de leur baptême dont leur âme garde la robe blanche, et ils n'auront pas besoin d'en revêtir une autre pour se joindre au cortège de l'Agneau. Car, ou notre foi n'a pas de sens, ou la Sainte Trinité établit sa demeure dans l'âme du petit chrétien que le péché n'a pas souillée. C'est cette pureté baptismale qui resplendit encore et parfois nous éblouit sans que nous comprenions toujours bien d'où vient soudain en eux, sur eux, cette lumière.

Ils vont mourir. Leur maman pleure. Trois ans — deux ans — que pressentent-ils? Ils ont mal, et leur chair martyrisée gémit, mais ils ne soupçonnent même pas ce que peut être la révolte, eux qui pourtant, au temps de leurs joies, avaient parfois des caprices et des colères pour un jouet qu'on ne leur donnait pas.

Le seul amour terrestre dont ils aient eu révélation est celui de leur mère, et ils le manifestent par des paroles douces, puériles — les seules qu'ils savent, qui expriment en même temps leur douleur, leur tendresse, leur confiance :

— Mignonne maman, dit Jacques, en réclamant à boire pendant douze jours et douze nuits.

— Encore un petit peu de ça, maman Suzanne, de-

mande un autre petit Jacques en désignant les ballons d'oxygène qui lui permettent de respirer moins péniblement pendant les quelques heures qui lui restent à vivre.

... Et quand la respiration était un peu revenue, il embrassait les mains bienfaisantes. Sa mère l'avait couché dans son propre lit, près d'elle, puisque c'était pour lui une très grande joie, et elle savait qu'elle ne pourrait jamais plus lui en donner d'autre. Elle regardait le petit visage de trente mois qui supportait la souffrance sans gémir, résigné, avec tant de gravité.

La maman de Pierrot, qui mourait d'une méningite, pleurait sans bruit, mais il dut comprendre, car il ouvrit ses yeux déjà égarés pour essayer de la rassurer :

— Tu sais, maman, ma tête ne me fait plus tant mal aujourd'hui...

Micheline crie sans arrêt pendant toutes les heures de fièvre : « Maman... maman... », et quand elle ne peut plus parler, elle donne encore tout son cœur dans ses regards.

Il est de ces petits enfants, naguère joyeux, qui deviennent soudain graves, et d'autres qui, accablés de misères pendant toute leur courte vie, semblent soudain souriants, comme plus légers, heureux, méconnaissables.

Je sais bien quelles images vont surgir dans la mémoire des infirmières et des religieuses qui me liront, visiteuses de quartiers pauvres où meurent tant d'enfants laids, tarés, dépourvus de charme : parler de rayonnement alors qu'elles se souviennent de pauvres corps chétifs, marqués par la douleur, de visages décolorés où les yeux eux-mêmes n'avaient pas toujours cette beauté venue d'ailleurs? J'en ai vu de tels, moi aussi. Traités en parias dans leurs corps, ils semblent n'avoir pas été plus privilégiés en leur âme. Nés dans des milieux indifférents ou hostiles à la pensée religieuse, peut-être même n'avaient-ils jamais entendu parler de Dieu.

Mais si, devant leur apparent abandon, notre pitié nous déchire l'âme, que sera donc celle de leur Ami? C'est déjà compter parmi les privilégiés de Jésus que d'être un enfant, c'est plus encore d'avoir participé comme le Christ au mystère de la souffrance et de la mort. Avec lui, tendres petits membres du Corps mystique, ils ont porté sur eux les péchés du monde, et même sans charme humain, sans mots où la grâce transparaisse, ils rayonnent parce que la douleur les sacre.

Aux ouvriers de la onzième heure, Dieu a donné la même récompense qu'à ceux qui ont supporté le poids du jour et de la chaleur. Par un autre miracle de sa grâce, il a réservé ses meilleurs trésors à ceux qui n'ont pu demeurer qu'un instant dans le champ du Père de famille — doux petits ouvriers de l'aurore.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

Jean de Saint Sanson

Le soir de la vie

La vieillesse

Disons en ce lieu quelque chose de la vieillesse, qui est l'avant-courrière de la mort, — quels sont ses divers effets et combien les hommes la doivent craindre. Pour entrer en cette matière, je trouve que la vieillesse est bonne ou mauvaise, c'est-à-dire de fâcheuses mœurs, selon que les hommes ont vécu jusque-là. Car il n'y a point d'apparence que les mauvaises habitudes se changent en bonnes à proportion qu'on vieillit, vu qu'au contraire la vieillesse rend l'homme lent et tardif en ses opérations, et que la nature, étant affaiblie et usée, comme un vêtement, n'a presque plus rien de sa première vigueur naturelle en ses sens, ni en ses puissances. Néanmoins, telles infirmités devraient avoir grande forces sur la jeunesse pour lui servir de bride et de frein et l'empêcher de courir licencieusement et turbulemment dedans les vains, caduques, faux et mensongers plaisirs de la vie humaine, — comme aussi pour leur faire plutôt déplorer qu'agréer une vie si incertaine, inconstante et pleine de dangers en tout âge et en toute condition de sexe, puisque souvent les misères,

voire de l'impuissance et autres grandes infirmités, n'attendent pas à attaquer les hommes qu'ils soient arrivés à la vieillesse.

Si je voulais faire une exacte description des misères de la vieillesse, il n'y aurait partie, membre, sens ni puissance dont il ne fallût déchiffrer par ordre les propres maux, — dont nous font foi les vieillards courbés et voûtés et totalement crochus par abondance de gouttes ou d'autres maux. Mais, laissant à part ces tristes et ordinaires spectacles, je veux supposer ici une vieillesse exempte de si mauvais effets, moyennant la grâce de Dieu et la bonne vie de ceux qui ont abhorré la vie vicieuse et corrompue, pour vivre vertueusement et chrétiennement. Car tant mieux on a vécu et tant plus la vieillesse est douce, délectable, et même accorte en sa conversation. Certains aussi, quoique affligés des infirmités et incommodités de la vieillesse en leurs corps, leurs âmes n'en sont pourtant aucunement aggravées pour leurs naturelles fonctions. Au contraire, elles sont plus subtiles en leurs opérations, en leurs mœurs, en leur prudence et en leurs concepts, plus certaines en leurs assertions, plus fortes et plus constantes pour souffrir les tourments du corps et même la mort, — et leur maturité et gravité en leur composition est toujours et partout digne d'eux. Encore qu'ils fussent entièrement solitaires et très éloignés de tous les hommes, ils sont toutefois autant joyeux et allègres quand il est question de converser avec eux que s'ils ne faisaient autre chose. D'autant plus que la nature s'use et s'affaiblit en eux, d'autant plus la force de leur esprit s'accroît et s'augmente. Nonobstant tout ce que je viens de dire, la vieillesse ne nous sanctifie pas, — c'est à nous de la sanctifier par notre voie et véritable fidélité envers Dieu. Pour être vieil, on n'en sera pas plus grand saint, ni de plus grand mérite : cela dépend de la fidélité d'un chacun. Mais celui qui est totalement perdu en Dieu, par-dessus toute distinction de ceci et de cela, n'a qu'à

aller sûrement son chemin, sans trop appréhender les mauvais effets de la vieillesse; et ceux qui vivent ainsi, entièrement abstraits en Dieu, n'ont pas besoin de beaucoup d'écrits sur cette matière. Plus ils vieillissent, plus ils se perfectionnent et se rendent semblables à Dieu, quoiqu'ils ne soient pas exempts de crainte raisonnable là-dessus; mais elle est très humble et très confidente pour, se défiant d'eux-mêmes, se confier entièrement en Dieu... Voilà quelque chose, en passant, des effets de la vieillesse dedans les parfaits. S'ils font moins, ils ne font pas assez ; et s'ils font plus et mieux, ils ne font que ce qu'ils doivent.

Mais, passant à la considération des effets de la vieillesse dans les hommes du commun, il faut savoir que celui qui a vécu en sa jeunesse en quelque mauvaise habitude que ce soit vivra pirement en cela dans sa vieillesse. Car les mauvaises habitudes emportent la nature aux œuvres de la même corruption, et les bonnes habitudes parfaitement acquises languissent dans les vieillards. De là est qu'on ne voit que raillerie, bouffonnerie, gausserie, risée et vanité de certains vieillards; à quoi ils donnent le plus beau et spécieux prétexte du monde et, fort souvent, accommodent à cela l'Écriture sainte, qualifiant cela d'eutrapélie, c'est-à-dire d'une vertu commune, civile et honnête, pour le bien des autres. Cela étant ainsi, on a sujet de penser quels sont leurs sentiments et leurs passions. Mais pourquoi s'étendre sur ceci, puisque c'est assez dit qu'ils ont vécu au long et au large du sens? Cependant, ils parlent tellement quellement de la perfection, à laquelle ils ne parviennent jamais ; d'autant qu'ils ne sont propres qu'à s'imaginer une vie fantastique. Mais, me direz-vous, quels sont leurs mauvais effets? Et moi je demande quels ne sont-ils point, en leur libre et totale effusion? Car ils n'ont qu'en quelque manière la vie parfaite à la bouche. Ils mêlent le saint et le profane tout ensemble. Ils sont superbes sans sagesse; ou, pour

le plus et le mieux, ils sont sages sans humilité. Et si on leur osait parler des contraires effets de la superbe qui est en eux et de l'humilité qu'ils n'ont pas, ah ! Dieu infini ! qu'on aurait de diverses vérités à leur montrer ! Mais c'est assez leur dire qu'ils suivent fortement leur nature jusqu'au bout, sans lui rien dénier de ses appétits brutaux...

Il y a tout autant d'humeurs de vieillards que de vieillards, et ce qui n'a point été dompté pour la perfection en jeunesse ne le sera jamais dans la vieillesse. D'où vient qu'il n'y a personnes si attachées à elles-mêmes que ces gens-là. Il y en a de si fâcheux et insupportables qu'ils veulent que tout ce qui se fait et se doit faire passe par l'examen de leur esprit, quoique très peu lumineux et incapable de cela aussi bien que de toute conduite, — à cause de leur imprudence, de leur fâcheuse humeur et de tous les désordres qui fourmillent en leur intérieur. C'est pourquoi, comme ils voient qu'on ne les recherche pas pour cela, ils font démonstration et feignent de fuir. De tout ceci, on voit facilement combien c'est une fâcheuse et déplorable condition que la vieillesse imparfaite, dedans les diverses humeurs des personnes, qui, à cette occasion, souffrent plus qu'on ne saurait penser. Car ils sont insupportables à eux-mêmes aussi bien qu'à autrui...

Du reste, si la vieillesse trouve et surprend quelqu'un imparfait, jamais il ne sera autre, et il sera comme en un enfer tout vivant. *Quiconque*, dit le Sage, *est toujours adolescent en sa voie, au temps de la vieillesse il ne quittera point son adolescence.* Adolescence, en cet endroit, veut dire tout désordre de vie, de paroles, de pensée et de toute imperfection et propres recherches naturelles; comme au contraire la vraie vieillesse n'est autre chose qu'un sage et mûr entendement et jugement. De sorte que si c'est chose pitoyable d'être sans sagesse avant que de vieillir, — parce que étant vieux sans cet avantage on ne vit que de corruption et pour

soi-même, — c'est tout l'opposite de celui qui est vieil avant la vieillesse. A celui-là la vieillesse, quand elle sera venue, ne lui sera pas à charge...

Enfin, si les hommes ne préviennent fortement ceci entre Dieu et eux, ils seront souvent pris en ces pièges. Avant que de vieillir, il faut vieillir en perfection de sagesse et de mœurs, puisque la vieillesse, qui n'est chargée que d'années et de jours, est pour l'ordinaire folle, misérable et rude...

Nous n'avons pas sujet de désirer la vieillesse, mais bien de mourir bientôt. Celui qui désire la vieillesse, désire une misérable vie, qui vaut beaucoup moins qu'une prompte mort...

(*La mort des saints précieuse devant Dieu.*)

La maladie

Ce serait chose superflue et hors de propos de traiter (sur ce sujet de la tribulation) des vertus et de leurs exercices propres, puisque quiconque va à Dieu en santé, soit par les vertus, soit par les exercices plus excellents d'esprit, doit, au temps de la tribulation, fidèlement et vivement pratiquer ses propres exercices. Toutefois ce doit être sans propriété, car, tant en ce temps qu'en autre, ils doivent suivre le trait de Dieu selon qu'il les mène. Mais tandis qu'ils demeurent en leur industrie, ils se doivent tenir inviolablement à leurs exercices propres, s'élevant le plus vigoureusement qu'ils pourront à Dieu tout ce temps-là. Ce n'est non plus ici mon dessein de parler des tentations des diables, de la nature et des hommes, ni de leurs remèdes. Le tout est à la bonne science et saine prudence des bons directeurs.

Seulement, dirai-je en ce lieu, que supposé que les personnes soient fidèles à leur introversion, selon leur

degré, toutes les vertus se doivent trouver en elles en exercice et en pratique, chacune en son lieu. Manquant pour une seule fois aux occasions, on tombe plus ou moins bas, si bien qu'il faut être très attentif à soi pour demeurer debout, adhérant fixement à Dieu par amoureux regards, soupirs et gémissements de cœur, et se tenant arrêtés en sa présence, — non par tendue ni boudement de tête ni même par violents mouvements de cœur, mais par une simple et cordiale affection vers sa divine Majesté ; — toujours tranquilles et arrêtés au dedans par simples exercices, cependant que nous endurons au corps peu ou beaucoup. Il faut, dis-je, demeurer ainsi toujours supérieurs à nous-mêmes, sans rien laisser échapper de nos propres mouvements, qui soit tant soit peu déréglé. Que si pour la violence du mal, on tombe quelquefois en quelques petits désordres, qu'on s'en attriste au même moment du plus profond de son cœur en Dieu, et qu'on se relève de là et du sens, auquel on s'est laissé vaincre, sans y plus penser. Et si quelqu'un a été mal édifié de telle pratique, il lui en faut humblement demander pardon et lui satisfaire en toute humilité.

Voilà comme il faut que nous demeurions fermes et stables en notre objet dans le temps de nos plus fortes maladies et en tout autre état. Il est vrai que nous ne sommes pas impeccables, en sorte que nous ne puissions être surpris et tomber en des désordres et imperfections, si nous manquons de fidélité à Dieu selon notre total. Car nous ne sommes ni pierres ni cailloux insensibles aux maux et aux coups qu'on nous peut donner. Mais le meilleur pour nous est d'attendre toute notre vie, de pied ferme et arrêté, — avec un intime et profond amour de Dieu en lui-même, — tout le pis que les créatures nous puissent jamais faire. Nous renonçant amoureusement, nous laissons faire Dieu de nous et en nous ce qui lui plaît; donnant en son infini amour le beaucoup, voire le tout à ses saints, — et à nous la seule

confusion et misère, en vue de sa divine justice. Ce bon Dieu aura égard non à ce que nous faisons, mais à ce que nous désirons et voulons endurer de tout notre cœur, en son amour et en sa charité (qui est en nous en tel degré qu'il sait et voit). Ainsi, faisant notre possible pour lui être agréables, nous lui sacrifions continuellement nous-mêmes en pur holocauste, d'un pur et indéficient amour, qui nous doit rendre immobiles au dedans et inattingibles aux accidents du dehors. De sorte qu'en cette véritable et fidèle pratique, nous soyons totalement impassibles (par manière de dire) à force de désirer, aimer et vouloir souffrir.

Or, les plus parfaits, dans leurs fortes angoisses et maladies, doivent agir, pâtir et mourir par le dedans, comme s'ils se sentaient actuellement pleins et ravis de Dieu selon leur total. Quoique, à la vérité, il semble que c'est une chose bien désirable à la nature bonne et bien habituée, que la parfaite santé et disposition du corps ; et que tant plus quelqu'un est spirituel, il semble avoir plus grand sujet de désirer cela ; — d'autant que le corps qui se corrompt appesantit l'âme et que la terrestre habitation, qui est le corps, abaisse et déprime le sens, qui pense à beaucoup de choses...

Dans ces pénibles exercices, tous se doivent tellement conformer à Dieu qu'en faisant leur possible, ils s'élèvent toujours en esprit pour demeurer arrêtés et placés devant Dieu ou, pour mieux dire, en Dieu même ; et s'occuper incessamment de lui avec un très vif et ardent amour. Chérir également la santé et la maladie, faisant toujours et partout leur mieux, selon la vérité de leur degré d'amour, et demeurer toujours très égaux à eux-mêmes, évitant les lacets du trop de paroles et de leurs désordonnés appétits au retour de leurs maux.

(*La mort des saints...*)

Tout homme vaut mieux, devant Dieu, étant malade qu'en santé, vu le désir que Dieu a de notre perfection,

et à raison de notre propre misère qui fait que la santé de nos corps fait insensiblement tort à nos esprits. Les maux qu'il faut souffrir sont la barrière que Dieu met devant nous, afin que nous cessions de nous répandre dans les créatures par nos lâchetés et par nos soins superflus. C'est pourquoi vous avez sujet de vous réjouir de vos infirmités, en notre Seigneur, avec tous les élus qui vivent sur la terre; — vous sacrifiant mille fois et éternellement en amoureux holocauste à son divin service, en quelque événement que ce soit. Je crois que c'est ce que vous respirez de plus en plus, et que vous vous rendez d'autant plus actif et plus ardent à cette pratique que les souffrances s'efforcent de vous atterrer. Car, enfin, les afflictions sont les richesses des saints en cette vie. Ils en sont sitibonds et altérés, et ils les font infiniment valoir et fructifier pour Dieu et pour eux. Cela n'empêche pas que je n'aie grande compassion de vous, mais il faut que nous ayons tous patience, envisageant en cela la charité de Dieu envers nous et les effets de sa paternelle Providence...

(*Lettres spirituelles.*)

La mort

Quand un malade est en évident péril de mourir, ou qu'il est condamné par la science et le jugement des médecins, c'est au confesseur, supérieur ou autre de sa part, de lui annoncer qu'il est en cet état et de le disposer à bïen mourir. On lui dira donc franchement qu'on ne voit plus d'espérance de santé pour lui, qu'il n'y faut plus penser, et que toute son attention se doit porter à mourir saintement en foi, espérance, charité et humilité.

Il doit avoir une entière confiance en la bonté et miséricorde infinie de ce grand Dieu, et considérer premiè-

rement que sa Majesté ne veut pas le laisser vivre plus longuement sur la terre, afin de le retirer des misères dont il a tant d'expérience, et de le faire vivre en toute éternité en lui et de lui, pleinement heureux et glorieux, le bénissant et le louant éternellement en la vive ardeur de son amour, dont son cœur brûlera pour jamais.

Qu'il sera là participant de tout le bien de Dieu, de toute sa joie et de toute sa gloire, selon la proportion et la capacité de l'amour et de la charité en laquelle il quittera cette vie triste, misérable et langoureuse. Vie vraiment langoureuse, puisqu'on y est relégué et banni de sa vraie patrie, qui est le ciel, et qu'on n'y vit que dans la guerre, dans la misère et dans l'infélicité.

Que nous ne vivons ici-bas que pour bien mourir, et que c'est à quoi nous devons tous viser de tout notre pouvoir.

Il faut considérer qu'à la vérité notre faiblesse nous tenant aggravés sous la pesanteur de notre corps, cela nous fait agir fort impurement et imparfaitement, eu égard à ce que nous devons à Dieu, et à la bonne volonté que nous devrions avoir de lui rendre un service véritable, cordial et continuel, comme ses bons et amoureux enfants. Mais le malade, nonobstant ses infidélités passées et la crainte qu'il a des jugements de Dieu, doit animer et exciter son appétit à se confier amoureusement et humblement en lui, — surpassant affectueusement soi-même, pour s'attacher et s'unir à Dieu le plus étroitement qu'il lui sera possible.

(*La mort des saints...*)

Exhortations aux malades et aux agonisants

Mon frère, quiconque vous soyez qui êtes proche de la mort, Dieu connaît assez de quoi nous sommes composés; que nous ne sommes rien que poudre et cendre;

que nous ne pouvons rien de nous-mêmes pour notre bien; et que tout ce que nous avons et pouvons prétendre pour cela, nous est bénignement et gratuitement donné de sa pure grâce et amitié. Comme il nous a si abondamment rachetés par le précieux sang de son Fils, nous défier de lui et de son amour en ce détroit, ce serait lui faire la plus grande injure qu'on puisse penser, vu que son infinie miséricorde surpasse toutes ses œuvres...

Mais ce que je désire maintenant, c'est de vous exciter avec charité à vous élever en Dieu et vous attacher affectueusement à lui, par les motifs amoureux, simples et uniques de l'humble confiance que vous devez avoir en Dieu, de la vive foi, du vrai et pur amour, et de l'ardent désir de le voir bientôt, dont vous devez être tout rempli.

Quant à la foi, il n'est pas besoin de vous en former les motifs ni les actes, sinon universellement, sans vous arrêter à la vue d'aucune de ses particularités : ce que je vous dis au cas que vous vous sentissiez tenté contre cette vertu. Alors il vous faut bien prendre garde de raisonner ni disputer sur aucun de ses mystères. Car tant plus on a de doctrines, plus on doit être humble et confident en ceci. Et quand les démons ne vous feraient autre dommage que de vous faire ainsi raisonner sur les choses de la foi, ce serait beaucoup de vous voir superfluement arrêté à étriver avec eux, vu qu'ils sont plus fins et plus doctes qu'aucun homme de la terre...

Sa Majesté ne se plaît à rien tant qu'à voir sa grâce et son amour miséricordieusement répandus en vous, pourvu que votre amour se joigne directement et vivement au sien et que vous vous répandiez, d'un cœur véritablement contrit et humilié, en sa divine présence (comme une eau très suave et odorante), sur les effets que sa Majesté produit en vous. Elle ne peut qu'elle ne prenne très grand plaisir à cela.

Ne négligez pas, mon frère, cette tant importante

science et vérité : n'ayez pas tant égard à la douleur de votre corps qu'à exciter votre cœur et votre esprit à vraie componction. Ne demeurez pas stupide ni affaissé en votre mal, à la manière des hommes du commun, qui ne s'animent de Dieu en cette occasion non plus que des bêtes. Faites votre possible pour vous convertir incessamment à lui en vraie vie d'esprit, car vous le devez aimer de toutes vos forces, abhorrant les images créées, telles qu'elles soient, pour adhérer vraiment et incessamment à Dieu au fond de vous-même. Faites cela d'une forte et très pénétrante foi, méprisant toutes les suggestions des diables et de la nature, pour ne rien vouloir que Dieu et son éternel plaisir, à quelque prix que ce soit, avec pleine, totale et éternelle conformité de votre volonté à sa volonté divine, infiniment digne des soumissions de tout le créé. Cette véritable, cordiale et entière fidélité fera que vous obtiendrez de sa divine Majesté tous ses dons nécessaires à vous enrichir et vous orner plus largement qu'on ne le peut concevoir. Alors vous aurez sujet de dire, en vous écriant d'admiration : Ah ! qu'il m'est bon d'adhérer à Dieu !

Mon frère, voici le temps acceptable; voici les jours de salut. Levez votre tête, je veux dire levez votre esprit à Dieu, car votre rédemption approche. Votre salut est plus près de vous que vous ne pensez. La jouissance du fruit de votre rédemption est proche : animez-vous pour entrer hâtivement en la lice et pour atteindre et recevoir le prix entre tous ceux qui courent. Mon frère, c'est en ce temps si favorable pour vous en un sens, et si périlleux en un autre sens, qu'il faut que vous soyez totalement simple de cœur et dénué, au dedans, de toutes propriétés d'appétit naturel de ceci ou cela, de bon ou de meilleur. Laissez-vous simplement conduire par un abandonnement total au bon plaisir de Dieu. Par ce chemin, vous irez très sûrement à Dieu, sans que vos ennemis se puissent prévaloir contre vous, nonobstant tous les efforts et toutes les machines qu'ils dresseront

pour vous détruire. Ce temps et ce détroit doit être de totale renonciation de vous-même, et vous y devez craindre les propres recherches plus que la mort. Vous n'y devez avoir ni vouloir, ni non-vouloir...

Il faut procéder ainsi au-dedans de vous-même, très simplement et par foi nue et vive, en la simple et totale créance de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Il ne faut autre résistance à toute tentation que le mépris d'icelle et la vive foi, l'espérance et la charité. Mais la foi en elle-même, sans en faire des actes sur aucun mystère, — de sorte que cette vertu vous abstraye de toutes malignes représentations et vous attache simplement et nûment à Dieu. Peut-être que l'espace de quelque temps, cela sera sans goût; et vous croirez être sans force. Mais il faudra soutenir cet état en vraie, simple et nue adhésion d'esprit, au-dessus de votre intelligence, en Dieu infini, pour l'amour duquel vous devez combattre à vos dépens, au moins tout ce temps-là, avec humble, profonde et totale confiance en sa bonté et miséricorde. C'est cette confiance et cette espérance en Dieu, accompagnées de la défiance de vous-même et d'une vive et forte foi, qui doivent être votre ancre très ferme et assurée en cette tempétueuse mer, agitée des flots et des tempêtes de diverses tentations.

Que s'il vous semblait qu'il fût très loin de vous et que tout fût perdu, donnez-vous bien de garde de le croire ainsi, voire pour un seul moment. Car Dieu ne fut jamais plus près de vous, pour vous secourir et vous faire vaincre ses ennemis et les vôtres, qu'il est à présent. Donnez-vous bien de garde d'adresser vos actes intérieurs aux créatures. Parlez à Dieu du plus profond de votre intérieur, très humblement, amoureusement et confidemment. Représentez-lui votre péril et la nécessité que vous avez de son secours, — sans lequel vous seriez la juste proie des enfers, pour vos péchés innombrables, qu'il sait et que vos ennemis n'ignorent pas. Que si vous ne pouvez faire autre chose que souffrir et

soutenir, sachez que c'est la meilleure chose qu'on puisse faire, tant en vivant qu'en mourant, que de combattre en silence contre soi-même et contre l'enfer ; — regardant simplement et fixement Dieu, soupirant vers lui et le soutenant à ses propres coûts et dépens, en pure, simple et affectueuse résignation.

Mon frère, soyez fidèle à Dieu; vivez et mourez dans une vraie, simple et forte foi. Adhérez simplement et nûment à Dieu. Ayez l'œil de votre simple intelligence et pensée ouvert et fixement arrêté à contempler sa divine Majesté par-dessus toute intelligence et pensée. Que cela se fasse en obscurité ou en clarté, n'importe ; pourvu que vous lui adhériez ainsi en simplicité nue, affectueuse et amoureuse, et que vous le souteniez en vous, par-dessus vous et hors de vous en lui-même, pour ses simples et intimes délices en vous ; — et que vous lui rendiez ainsi et par cet amoureux sacrifice en la vie et en la mort, votre âme pure, simple et exempte de toute macule. Sans doute ce feu divin, brûlant si ardemment et vivement en vous, purgera votre âme de toutes ses taches et la rendra toute belle, toute sainte et très agréable aux yeux de sa divine Majesté. Et comme vous aurez si fidèlement employé ses dons à combattre et soutenir vos ennemis pour son intime amour, il vous dira : viens mon amie, ma belle, ma colombe, viens jouir avec moi de tous tes travaux, dedans les trous de la pierre, qui sont mes amoureuses plaies, reçues pour ton amour. Viens jouir de ma divinité et de mon humanité tout ensemble : car tu es toute belle, et il n'y a point de macule en toi qui mette empêchement à cela.

Mon frère, si vous êtes vraiment réduit au feu amoureux de Dieu par un intime et indéficient amour, avec une entière, simple et suprême résignation de sens, de cœur et d'esprit, vous jouirez sans doute du bien infini de la vie vivante en elle-même. Vie qui va vivifiant tout homme venant au monde, et qui est dégagé de l'amour du monde. Voyez ce que vous pouvez gagner, si vous

voulez vous rendre vraiment amoureux de sa divine Majesté et si, sans réfléchir bassement sur le passé, vous voulez vous rendre vraiment actif et fervent à la course, et à combattre généreusement et héroïquement les ennemis de votre salut, — en sorte que les anges puissent dire de vous, qu'ayant été consommé en bref, vous avez mérité la couronne très riche de beaucoup de temps. Je sais bien que ceci est la vie et la mort des plus parfaits, mais si, dans le peu de temps qui vous reste, vous vouliez vous donner à Dieu par un très humble et très pur amour, sans doute il vous recevrait en son amitié jusques à ce point et au-delà de ce que je vous ai dit et spécifié.

(*La mort des saints...*)

« Quand le malade se sentira proche de la mort »

O Jésus, mon Jésus ! O Jésus, ma miséricorde, mon espérance et tout mon bien ! O Jésus, ma force et ma constance dans ce péril ! O Jésus, pourquoi votre amoureuse passion ? Pour qui et pourquoi vos plaies amoureuses ? O Jésus, amoureux Jésus, mon Sauveur, mon Sanctificateur et tout mon bien ! Pourquoi ce sang précieux si libéralement répandu, sinon pour moi et pour tous les pécheurs ?

Levez-vous, hâtez-vous de m'aider en mon plus grand besoin, ô bon Jésus. Je m'enferme et me perds en toute confiance dans votre cœur et dans vos entrailles amoureuses. Écoutez ma voix et celle de tous vos saints, qui prient votre Majesté pour moi. O Jésus, feu brûlant et tout consommant, consommez mon rien en votre immense tout. Que vos ennemis et les miens soient éternellement confus. O Jésus, soyez-moi Jésus. Sauvez votre pauvre serviteur que je suis. Je recommande mon esprit entre vos mains. Recevez-le par votre miséricorde, ô Jésus, Jésus, Jésus. Amen.

(*La mort des saints...*)

BILLET D'APOSTOLUS

Le souvenir des morts

A qui d'entre nous n'est-il pas arrivé, après la mort d'un ami ou d'un parent aimé, de se laisser surprendre par des regrets bien amers ? « Si j'avais su qu'il était si près de sa fin ! Quand je l'ai vu pour la dernière fois, quand nous nous sommes quittés sur des paroles dérisoires, alors, il aurait fallu que je lui parle, que j'aborde avec lui la question de l'avenir et de la mort, que je recueille ses volontés dernières, que je lui demande pardon, ou, du moins, que je lui exprime je ne sais comment tout cet amour dont nous n'avions jamais parlé et qu'il ignore peut-être ! Si j'avais su ! Mais il est trop tard. Oh ! quel regret que celui de n'avoir pas pu se livrer dans la vérité, regret qui vous pèsera toujours ! »

A cette première impression s'en ajoute une seconde, qui est celle d'un profond, d'un définitif silence.

Ce n'est pas un voile, comme généralement on le dit,

car derrière un voile on voit se profiler des ombres, on entend des murmures, des frôlements. Non, c'est une muraille, c'est le roc du sépulcre. Et personne ne soulèvera cette pierre. Mon mort, je ne sais plus ni où il est, ni ce qu'il fait. Et celui qui était hier auprès de moi, aussi ignorant de la vie éternelle que je le suis présentement, perdu comme moi dans des soucis mesquins, il vit dans le royaume de Dieu, il fait des expériences telles que si jamais il revenait de la mort et qu'il voulût me raconter l'au-delà, il ne trouverait plus dans notre vocabulaire aucun mot pour s'exprimer. Entre lui et moi, quelle différence d'horizon et de vie ! Je suis là, heureux; et peut-être qu'il souffre. Je peine, et il jouit. Pense-t-il à moi ? Est-il comme perdu en Dieu ?

C'est là que l'Église nous console et nous accueille; c'est là qu'elle nous donne satisfaction, sans pourtant percer le mystère qu'il n'est sans doute pas en notre pouvoir d'accueillir. La nature, dit quelque part Hugo, sait le grand secret, et elle sourit. Le Christ aussi, il le sait; et l'Église, qui est son visage, sourit.

A ce regret devant l'irréparable, l'Église répond par sa présence. Nous ne pouvons plus communiquer *avec nos morts, cela est certain. L'Église nous le rappelle en nous interdisant ces expériences qui ne mènent qu'à du trouble : le* spirite *n'est qu'une caricature du* spirituel. *Mais, si nous n'avons plus les moyens de communiquer, nous avons toujours la possibilité de* communier *avec eux. La communion, c'est la communication dans le mystère; on n'y éprouve rien de sensible, on ne cherche pas même à sentir, mais on s'appuie sur la certitude pure : on a la foi, et cela suffit. C'est la foi, selon l'Épître aux Hébreux, qui nous donne la substance de ce qui est invisible, éternel et inapparent.*

Et l'Eucharistie porte à sa plénitude cette communion avec les morts, car elle nous offre Celui qui est avec eux, ou plutôt Celui en qui tous ils demeurent.

Nous pouvons penser qu'en Lui ils *nous voient, qu'en Lui ils pénètrent dans ce que nous avons de plus secret, qu'en Lui ils retrouvent ce que nous n'avons pas su leur dire, qu'en Lui enfin ils nous aiment beaucoup mieux que nous ne nous aimons nous-même.*

C'est là que l'âme enfin trouve sa paix, quand elle renonce à palper et à correspondre, pour vivre de la foi seule, pour adhérer au Christ et pour attendre.

La présence du Christ est une présence qui n'est pas perçue, et pourtant l'âme chrétienne ne doute pas qu'il soit là. Les sacrements sont comme des organes par lequel l'âme le frôle et le touche. La méditation de l'Évangile ressuscite son image. La vie de l'Église nous montre son opération dans les âmes singulières et dans les masses. Enfin, ce n'est point un être du passé. Non, nous ne cherchons plus parmi les morts celui qui est parmi les vivants.

Nos morts vivront et revivront quand nous accepterons de les voir dans le corps du Christ et de les associer à sa vie. Ne les imaginons plus dans le seul passé; ils sont associés à la vie du Christ éternel; ils sont comme des médiateurs qui nous aident à nous rendre intime le Médiateur. Entre eux et Lui un échange d'être se fait. Ils lui donnent de s'enraciner davantage en nous, car à mesure que s'accroît le nombre de nos morts, le Christ nous devient plus substantiel. En revanche, Jésus ressuscite en quelque sorte nos morts en les faisant participer à sa mystérieuse vie : la mutation de leur vie en sa vie en fait d'incomparables présents.

APOSTOLUS.

La personnalité littéraire de Newman[1]

La bibliographie de Newman, fort copieuse déjà, comme on ne l'ignore pas, vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage : une thèse de doctorat sur la personnalité littéraire de Newman, par Mlle Fernande Tardivel.

Si riche et si variée qu'en soit l'étude, peut-être n'est-il pas, au fond, plus de deux manières d'approcher ce grand esprit. On peut étudier en lui le théoricien de la connaissance religieuse, et, comme il l'a dit lui-même, de cette « économie de la Révélation » qui a passé dans le patrimoine intellectuel de l'Église. Ou bien s'efforcer de retrouver dans sa psychologie naturelle, dans les « éléments de sa personnalité » l'orientation et les composantes de son âme religieuse. Et il n'est certainement pas inattendu d'affirmer un lien entre ces deux études : celle d'une sensibilité et celle d'une pensée.

Mais M. Jean Guitton, à qui l'on doit sur l'idée newmanienne de développement l'étude la plus profonde et la plus riche d'ouvertures métaphysiques, a bien raison d'écrire dans son Introduction : « Ce n'est pas en un traité théorique qu'on peut retrouver les mœurs d'un esprit. Il faut une longue familiarité pour voir une intelligence au travail dans l'ordinaire de son train. » Mlle Tardivel a pensé que la tâche d'observer à travers leurs reflets littéraires la sensibilité de Newman et les dons de son esprit n'était pas une mauvaise manière de se donner cette familiarité.

La première partie de l'ouvrage trace avec délicatesse, profondeur et charme, le long des pierres miliaires posées par les dates, le déroulement historique de l'œuvre et l'évolution morale du grand converti. L'essentiel s'y trouve, avec une sûreté et aussi une discrétion qui nous repose des procédés de Bremond. Toutes ces petites manières, ces soulignements, cette dépense d'esprit, ces apostrophes incessantes au lecteur, tous ces clins d'œil et retour-

1. Par Mlle Fernande Tardivel. Paris, Beauchesne.

nements, ces précautions et retouches sur des idées au fond assez simples, toute cette place vraiment considérable occupée par le « Je » de Bremond, tout cela n'est pas sans déposer comme une mince pellicule d'agacement sur un livre écrit d'ailleurs avec talent et même avec ferveur. Peut-être n'était-il pas besoin de tant de précautions, ni tant de crainte d'être dupe, ni tant de défense contre ses sympathies.

La grande étude de Mlle Tardivel n'est pas non plus sans rectifier, au fond, quelques-unes parmi ses thèses discutables. Elle débarrasse Newman de cette légende de mystère née chez ses adversaires et qui a fini par filtrer dans l'œuvre de Bremond. Newman est une âme complexe. Qui en doute ? Mais le travail d'un « biographe psychologue » n'est-il pas de clarifier ces obscurités apparentes et de suivre les pentes d'une âme et ses sentiers en leur sinuosité spontanée, avec une souplesse sûre et sans bruit ?

Et même que les choses sont plus simples ! Est-il en Newman plus de complexités que celles qui naissent de sa race, de son évolution religieuse et de la richesse de son cœur ? Nous avons affaire à un psychologue du raisonnement, à un « logicien réaliste », et tant d'autres grands esprits anglo-saxons de pareille structure se pressent en notre mémoire ! A une âme de poète-humaniste de culture gréco-latine, comme il s'en est tant formé dans les vieilles universités aristocratiques d'Angleterre ! A une sensibilité anglaise remuée par ce curieux amour qu'elles portent aux paysages méditerranéens et aux prestiges de l'Italie. N'en connaissons-nous point d'autres en littérature ou dans les arts ? et même dans les pensions de famille de Florence ou de Sienne ? Enfin, à un émotif froid et tendre, fermé dans sa solitude intérieure. Ignorons-nous cette catégorie d'artistes, même sans ce frein de timidité si anglaise qui restreint celui-ci ?

Faut-il aussi se refuser à ce mélange d'humour et d'humilité qui transparaît dans certaines confidences, telle cette expression péjorative : « pouvoir d'histrion », par laquelle Newman déprisait son propre talent, ou ce « morceau de verre froid » auquel il se disait semblable ? Ces vers merveilleux :

Blessings of friends which, to my doors
Unasked, unhoped, have come,

ne peut-on entrevoir tout ce qu'ils recèlent de réserve et de profondeur passionnée qu'en une sorte de diptyque dont la contrepartie serait dans La Fontaine ?

Il faut, bien entendu, compléter le portrait par l'appel sacré, la touche de Dieu, l'unicité d'une préoccupation essentielle. Or, là encore, ce mot : « Il n'y a que Dieu et moi », soupçonné d'égotisme, ne sentons-nous pas toute la charité qui en ruisselle ? Quelle âme offerte à Dieu ne l'a pas, un jour ou l'autre, prononcé ? Comme nous savons gré à Mlle Tardivel d'avoir clos son chapitre sur cette prière de Newman : « Enseignez-moi la vie des Saints et des Anges, et rendez-m'en capable. Retirez-moi de la langueur, de l'irritabilité, de la sensibilité maladive, de l'incapacité, de l'inertie dans laquelle mon âme est gisante, et remplissez-la de votre plénitude... » Et nous aussi, terminons sur cette grande lumière, sur ce feu qui monte tout droit.

La seconde partie de l'ouvrage est une sorte d'analyse indirecte de la personnalité de Newman vue à travers son art. Copieuse, détaillée, riche de sucs et de belles concentrations formulaires, peut-être garde-t-elle certains procédés universitaires qui ne vont pas sans quelque sécheresse. Cependant, ne nous y méprenons pas. Les traits de cette peinture méticuleuse dérivent non point tant de fiches bien classées que d'une longue et pieuse familiarité avec Newman. Ce travail est bon, dans lequel, cherchant l'écrivain, nous trouvons l'homme et son âme.

Je n'insisterai pas, malgré tout leur intérêt, sur les pages consacrées à l'ironie newmanienne, sur ces textes où se peint le pharisaïsme confortable et confit, protecteur et compassé, qu'ont aussi coutume de railler à leur manière les caricaturistes anglais : le *old ding dong* colonneux des carillons britanniques et cet étonnant voyage à Rome d'une sorte de Pickwick anglican (*Présent Position...*, p. 250).

Mais je trouve, par contre, essentielle l'anatomie de ce don que possède Newman de pénétrer dans la sensibilité des autres par une très subtile sympathie exploratrice, une sorte de mimétisme spontané des âmes. Cette qualité éminente eût fait de lui un étonnant romancier si la pression des réalités éternelles n'avait relégué comme au plan instrumental les simples pittoresques de la réalité. Non seulement, je crois, par souci d'apostolat (malgré *Loss and*

Gain et *Callista*), mais aussi par cette attitude de retour sur soi-même et de lyrisme à bouche close que comporte pour lui la méditation.

Tous ces exposés de Mlle Tardivel sont comme traversés d'intuitions exprimées avec profondeur et une clarté calme. Par exemple, ce rôle d'obstacle au progrès spirituel que joue, plus encore que telle passion ou telle habitude particulière, l'inertie générale de l'âme, la défense vitale d'un moi depuis longtemps installé, la crainte d'une sorte de déménagement des valeurs coutumières et d'une plongée dans l'inconnu. Par exemple encore, cette vue de la complexité orientée des âmes, aussi distincte de la réduction à une factice unité que d'une discontinuité totale et sporadique. (Peut-être le désir de demander ici une manière d'appui et un surcroît d'intérêt à l'actualité littéraire est-il, chez Mlle Tardivel, précaution superflue et marque de timidité. Les actualités de littérature appuient mal et comptent peu. Pourquoi faire un sort à ces cailloux du pied des falaises ?)

Je serais sans doute moins sensible à l'étude (encore que si juste et étoffée) des procédés de style et des ressources linguistiques, de tout ce qui fait de Newman un artiste plutôt qu'un créateur. J'aime mieux en rester au fond même, au cœur des choses, à cet humanisme newmanien que certains de ses contemporains, et par exemple Manning, lui reprochaient ou peut-être même lui enviaient inconsciemment. N'est-il pas pour sa philosophie religieuse comme un soubassement et une préparation obscure ? N'offre-t-il pas un accès plus facile à l'idée d'un trésor rationnel de la pensée humaine, d'avance orientée vers Dieu et comme polarisée par lui dès les temps préchrétiens ? N'est-ce pas là le premier et le plus naturel procédé des « économies divines », base et déjà un peu substance des Révélations ultérieures ? Un courant d'éternité traverse ainsi, dès leur début, les destinées humaines, comme un grand fleuve continu et si vaste qu'entre cette source et cet estuaire les géographes, faute d'en avoir constaté l'unité, ont dû lui donner plusieurs noms.

J. Malègue.

Le rayonnement de l'idée missionnaire

L'Œuvre missionnaire de S.S. Pie XI

Depuis son avènement au Pontificat, S.S. Pie XI a continué d'une façon particulièrement intense le développement de l'apostolat missionnaire qu'avait entrepris le Pape Benoît XV. Pour cette œuvre missionnaire, qui surpasse de beaucoup tout ce qui avait été fait depuis longtemps, le Pape Pie XI a pu jouir de la collaboration de personnalités particulièrement compétentes, comme le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande sous Benoît XV et Pie XI, le Cardinal Fumasoni-Biondi, successeur du Cardinal Van Rossum, et S. Exc. Mgr Costantini, l'actuel secrétaire de la Congrégation de la Propagande, qui fut pendant dix ans Délégué Apostolique en Chine, et y donna une forte impulsion à l'œuvre missionnaire.

La revue *Grands Lacs*, que publient les Pères Blancs de Belgique et que nous avons déjà signalée comme l'une des plus intéressantes revues missionnaires, vient de publier un ensemble documentaire qui est à la fois le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'activité missionnaire de S.S. Pie XI et aussi la meilleure source de renseignements sur le développement des missions de 1922 à 1937.

Cette publication comprend trois fascicules[1] :

1° *La hiérarchie catholique sous S.S. Pie XI.* — Ce fascicule de 128 pages indique d'une façon à la fois précise et claire la situation de la hiérarchie catholique dans tous les pays du

1. Les trois fascicules (348 pp. au total) coûtent ensemble 30 fr. (Chèque postal *Grands Lacs*, Paris 1900-01. L'adresse de *Grands Lacs* est 8, rue Grandgagnage, Namur, Belgique. Le troisième fascicule seul peut être vendu séparément au prix de 10 fr. L'éditeur, le R. P. Leloir, si dévoué et si compétent pour la cause missionnaire, veut bien nous signaler qu'une publication du même genre sera prochainement entreprise sur l'œuvre missionnaire du Pape Benoît XV.

monde, mais en donnant une importance plus considérable aux pays de missions. La présentation de cette étude est vraiment remarquable et permet de trouver immédiatement les renseignements que l'on désire sur les différentes circonscriptions ecclésiastiques : leur titre (Diocèses, Vicariats Apostoliques, Préfectures, Abbayes), Ordre missionnaire qui s'en occupe, Congrégation romaine dont elles relèvent, date d'érection, etc.

Sans doute, on pourra relever dans ce minutieux travail quelques erreurs ou omissions qui seront corrigées dans l'avenir; mais dès maintenant on peut se réjouir de posséder une étude aussi utile et en féliciter l'auteur, M. l'abbé d'Espierres, et l'éditeur. Notons que toutes les circonscriptions ecclésiastiques créées ou transformées par S.S. Pie XI sont indiquées dans le texte en caractères gras, si bien que l'on peut voir immédiatement l'importance de l'œuvre personnelle de Pie XI.

2° *Les principaux textes missionnaires de S.S. Pie XI* (65 pp.). — Ce fascicule donne en traduction française, ordinairement in-extenso, les principaux textes : discours, lettres, brefs, etc., se rapportant aux missions. On y trouvera en particulier le texte intégral de l'Encyclique *Rerum Ecclesiae* (28 février 1926), de la Lettre *Ab ipsis Pontificatus Primordiis* (15 juin 1926), adressée aux Vicaires apostoliques de Chine « au sujet de certaines opinions erronées sur l'œuvre de l'Église dans ce pays » (lettre d'une importance considérable parce qu'elle est pour ainsi dire l'application pratique de l'Encyclique *Rerum Ecclesiae*), des différents documents de Pie XI à l'occasion de l'Exposition missionnaire du Vatican et du Musée missionnaire du Latran, du message de Pie XI à la Chine, etc. Tous les textes sont présentés dans une bonne traduction française avec des sous-titres appropriés.

3° *Ephémérides missionnaires du règne de S.S. Pie XI* (jusqu'au 30 juin 1937) (140 pp.). — Ce volume donne, jour par jour, l'indication de tous les actes, textes et discours de S.S. Pie XI se rapportant aux missions. Ces éphémérides, qui témoignent d'un travail de dépouillement particulièrement laborieux, dû à M. l'abbé Stiénon, peuvent être aisément consultées grâce à un index alphabétique des noms propres et des noms géographiques (pp. 329-347).

Les progrès de l'art chrétien indigène[2]

Le Saint-Siège a annoncé une prochaine exposition d'art chrétien indigène à Rome. Cette exposition aura sans doute un grand retentissement dans les milieux missionnaires, car elle consacre définitivement la méthode que le Saint-Siège, au cours de ces dernières années, a rappelée avec constance et vigueur aux missionnaires. Ce fut toujours la tradition de l'Église d'utiliser tout ce qui, chez les peuples même païens, pouvait être gardé sans nuire à l'intégrité de la foi et des mœurs, et particulièrement au point de vue artistique : l'adaptation aux styles indigènes, en effet, enlève à l'Église ce caractère d'*étrangère* si redoutable à sa véritable compréhension et permet d'approcher davantage les âmes et les cœurs des fidèles attachés à leurs propres conceptions et coutumes.

S. Exc. Mgr Costantini, lorsqu'il était Délégué apostolique en Chine, s'était particulièrement intéressé à cette question, et il suscita plusieurs vocations de peintres chrétiens chinois, en particulier Luc Tcheng, dont les œuvres sont actuellement bien connues, même en Europe. Des initiatives analogues se sont fait jour dans les différents pays de missions : au Japon (les tableaux de Luc Hasegawa sont un exemple remarquable d'art chrétien bien adapté); aux Indes néerlandaises, où la collaboration du professeur Schmutzer et d'artistes locaux a produit en sculpture et en architecture des œuvres remarquables d'art chrétien javanais; en Afrique même, où on pouvait croire ce travail plus difficile. Au cours de ces dernières années, S. Exc. Mgr Dellepiane, Délégué apostolique au Congo belge, est intervenu maintes fois dans cette question en organisant, en particulier à Léopoldville, des expositions d'art chrétien congolais. (Voir le numéro spécial édité en octobre 1936 par *L'artisan liturgique*, à l'Abbaye de Saint-André.)

Nous lisons dans un récent compte rendu (février 1937) de

2. Nous signalons et recommandons sur ce sujet trois tirés à part bien illustrés du *Bulletin des Missions* (Abbaye de Saint-André-lez-Bruges) : Henri Charlier, *Art et missions* (23 p.); Louis Van den Bossche, *Possibilités chrétiennes de l'art nègre* (29 p.); R. P. Gillès, *S. Exc. Mgr Costantini et les objets du culte en missions* (10 p.).

la « Conférence romaine des Missions catholiques africaines » :

« *S. Exc. Mgr Costantini pose la question en ces termes :*

« *Chez les peuples primitifs comme sont ceux de l'Afrique, le missionnaire peut-il continuer à importer l'art européen? Et sa réponse est nettement négative. L'art missionnaire doit tenir compte des goûts du peuple indigène, du climat, des nécessités du culte. Ces peuples ne sont pas dépourvus d'un certain goût qui leur est propre, d'un certain sens du beau; s'ils n'ont pas encore de travaux architecturaux bien précis, ils ont cependant des productions d'art industriel fort intéressantes... C'est le moment de fixer les idées et de s'entendre sur les moyens sûrs, opportuns, de traduire et de développer l'art indigène en lui donnant sa pleine valeur et sa complète efficacité dans le domaine religieux. S. Exc. Mgr le Délégué apostolique du Congo belge estime que ce problème a plus d'importance qu'on ne le pense d'ordinaire quand il s'agit d'art seulement, et que, s'il est bien étudié et dûment résolu, il ne tardera guère à enflammer les cœurs de tous ceux qui aiment l'Église et travaillent avec le sens catholique.* »

Jusqu'à présent, le problème de l'adaptation artistique en pays de mission s'est posé pour l'architecture, la peinture, la sculpture et les arts mineurs décoratifs. Plusieurs missionnaires ont pensé que cette adaptation devait être étendue également à la musique, et nous savons que plusieurs études sont faites actuellement dans ce sens, s'inspirant des importants travaux réalisés ces dernières années sur la musique nègre, dans laquelle on découvre actuellement autre chose qu'un simple charme exotique. Dans le compte rendu, déjà signalé plus haut, de la Conférence romaine des Missions catholiques africaines, nous lisons une étude du R. P. Perbal, O.M.I., dont voici les conclusions : « Ces peuples (africains) ont composé sans nous et avant notre arrivée des chants qui leur plaisent, qui expriment leurs âmes et leurs sentiments, qui parlent à leurs cœurs et y provoquent des émotions.

« Est-ce que leurs capacités musicales, pour être différentes des nôtres, vont s'atrophier et disparaître parce qu'ils deviendraient chrétiens? Plusieurs ne l'ont pas pensé; ils ont

essayé de s'assimiler le génie musical des Noirs, de pénétrer leurs méthodes et surtout l'esprit qui les anime et d'adapter ces richesses artistiques aux nécessités et aux convenances du culte. Le *Motu proprio* de Pie X (22 novembre 1903) n'y contredit pas, au contraire, et la Congrégation de la Propagande, en l'insérant dans ses *Collectanea*, en insinue l'utilité pour les pays de missions. Il importe donc que les spécialistes de la musique (et on pourrait les multiplier par une formation dirigée en ce sens dans les Maisons d'études) s'appliquent à des recherches qui ne coûtent pas grandes dépenses, mais qui exigent du temps, de l'effort et de la patience. »

Cette étude est suivie d'une vaste bibliographie de plus de deux pages in-folio sur les musiques africaines.

Une des initiatives des plus intéressantes que l'on puisse signaler dans ce domaine est la fondation, par plusieurs artistes français, en collaboration étroite avec des missionnaires, d'un groupement qui a pris le beau titre d' « Art et Louange » (s'adresser à Mlle Barranger, 6, rue de Seine, Paris). Ce groupement a pour but « de rendre au Saint-Sacrement, par l'art sacré, l'honneur qui lui est dû dans toutes les contrées du monde ».

« *Unis par la communion quotidienne ou fréquente, ces artistes et artisans laïcs (qui ne veulent signer leurs œuvres que du nom de baptême) se mettent au service des missionnaires. Ils n'attendent, pour leur travail, que la rémunération nécessaire pour leur minimum vital; leurs frais seront couverts par les dons gracieux d'autres laïcs chrétiens; leurs œuvres sont ainsi envoyées gratuitement aux missions pauvres.*

« *Construire et décorer des églises de mission, telle est leur vocation. Mais pour que ce dessein reçoive pleine justification, ils ne veulent entreprendre de travaux que pour des destinations précises indiquées par les missionnaires auxquels ils demandent tous renseignements utiles : nom du patron de l'église, aspect des chapelles, aspect physique des habitants et vêtements, saints martyrs locaux, style particulier, etc... Pour mieux atteindre leur but, ils cherchent le plus possible la collaboration d'artistes et artisans indigènes devant au moins être instruits de la religion catholique. Ils demandent enfin qu'une messe soit célébrée,*

dans la chapelle décorée ou construite, aux intentions de l'architecte, l'artisan, l'artiste ou le donateur[3]. »

L'art chrétien indigène est représenté au pavillon pontifical de l'Exposition internationale de Paris. La crypte de ce pavillon lui est consacrée, et l'on a pu y rassembler quelques-unes des meilleures œuvres d'art chrétien chinois, japonais, javanais, africain, qui seront représentées ensuite avec beaucoup d'autres à l'exposition d'Art chrétien indigène de Rome. Cette participation de l'art chrétien indigène, que l'on peut relever aussi par exemple dans le pavillon du Congo belge, où l'on voit une délicieuse chapelle en style congolais, permet au grand public de connaître un aspect de la question missionnaire qui lui a bien souvent échappé jusqu'à présent. On trouvera dans le *Guide du Pavillon pontifical* (numéro spécial de *L'Art Sacré*) plusieurs belles reproductions des œuvres exposées.

Le centenaire de la Mission du Maduré

Les Pères Jésuites ont organisé, ces derniers mois, plusieurs cérémonies pour commémorer le centenaire de la Mission du Maduré (Indes anglaises). M. André Bellessort, de l'Académie française, a en particulier retracé l'histoire de cette Mission : fondée par saint François Xavier, elle comptait au XVIII[e] siècle plus de 100.000 fidèles, mais disparut à peu près totalement lors de la suppression de la Compagnie de Jésus, en 1762. En 1837, 4 Jésuites français furent envoyés pour relever ces chrétientés. Les recommencements furent extrêmement pénibles, et nous lisons dans un rapport du R. P. de Grangeneuve [4], que, sur les 100 premiers missionnaires, une vingtaine moururent avant la fin de leur pre-

3. D'après une notice qui nous a été envoyée. Deux adhérents d' « Art et Louange », deux frères, l'un architecte et l'autre musicien, sont partis en Afrique du Nord pour des travaux et études missionnaires.

4. Procureur de la Mission du Maduré à Paris, 79, avenue de Breteuil, Paris-XV[e], qui publie une revue trimestrielle en collaboration avec la Mission de Tananarive (Madagascar).

mière année de mission, et le même nombre mourut avant quatre ans de travail.

La Mission du Maduré, après avoir cédé 200.000 fidèles à deux nouveaux diocèses, dont l'un (Tuticorin) confié au clergé indigène, compte aujourd'hui, dans le diocèse de Trichinopoly (Jésuites français), 250.000 catholiques. Elle comporte trois grands collèges-universités, dont le plus important est l'Université Saint-Joseph de Trichinopoly. De la Mission du Maduré sont sortis 4 évêques, 300 prêtres et 600 religieuses indigènes. Brillante moisson d'un siècle de durs labeurs! Et aujourd'hui que l'Église catholique dans l'Inde doit faire face aux plus difficiles problèmes, posés en particulier par le mouvement nationaliste, par l'émancipation des intouchables et par la propagande communiste, elle peut se réjouir des élites laïques et du clergé indigène préparés avec soin dans cette Mission du Maduré.

L'Université catholique de Peïping

Au début de l'année scolaire 1935-1936, l'Université catholique de Peïping célébrait le dixième anniversaire de sa fondation par les Pères bénédictins américains. Il y avait, à cette date, deux ans que la congrégation allemande du Verbe Divin avait pris la jeune Université sous sa responsabilité, relevant les Pères bénédictins de cette lourde tâche. Et déjà la mort a frappé à trois reprises dans les rangs du nouveau corps professoral. En 1934, le doyen de la Faculté des Sciences, le R. P. Étienne Richarz mourut, frappé d'une insolation, au cours d'une excursion minéralogique. Puis ce fut, en 1935, le recteur de l'Université, le R. P. Joseph Murphy, qui disparut. Il fut remplacé par le R. P. Rodolphe Rahmann. En 1936, enfin, décédait le R. P. Biallas, sinologue de renom, dont on attendait beaucoup. Ces trois pionniers de l'Université catholique de Peïping reposent aux côtés du P. Matteo Ricci.

760 étudiants furent inscrits à l'Université au cours de l'année scolaire 1935-1936, soit 100 de plus que l'année précédente.

Parmi eux, 90 seulement étaient catholiques. Le nombre des catholiques s'élevait à 100 à la fin de l'année, et 19 autres se préparaient à recevoir le baptême.

L'année scolaire 1935-1936 fut quelque peu agitée. On sait, en effet, que, pour protester contre l'ingérence japonaise en Chine du Nord, les étudiants chinois se livrèrent à de grandes manifestations en faveur de l'unité nationale. Ceux de Fu-Jen (telle est l'appellation chinoise de l'Université catholique) ne pouvaient se montrer moins patriotes que leurs camarades des autres institutions universitaires. Sans prendre jamais la direction des manifestations, ils y participèrent avec ardeur. Mais ils surent observer le minimum de discipline nécessaire et résister aux agitateurs communistes qui s'étaient mêlés à eux.

Ces incidents, qui obligèrent l'Université à fermer ses portes durant quelques semaines, ne nuisirent pas au travail scolaire, puisque 120 étudiants réussirent leurs examens.

Et, au début de l'année 1936-1937, près de 1000 candidats demandèrent leur admission à Fu-Jen.

L'Université catholique de Peïping est encore une très jeune institution... Aussi, chaque année, des perfectionnements sont apportés qui la placent, petit à petit, au niveau des principales universités du pays.

Les départements de physique, de chimie et de biologie ont été dotés, depuis deux ans, de nouveaux laboratoires équipés de la façon la plus moderne. Les installations pour l'étude de l'air liquide et des rayons ultra-rouges sont les seules de ce genre existant en Chine du Nord. Le département de psychologie possède maintenant l'équipement le plus complet de psychologie expérimentale.

Au point de vue des études sinologiques, il faut noter la publication des premiers fascicules des *Monumenta Serica*, revue d'études orientales de l'Université catholique de Peïping, et aussi la préparation d'une Encyclopédie catholique chinoise.

L'Université catholique de Peïping est la seule université privée de Chine possédant une Académie d'Art chinois. Cette institution, fondée en 1934, sous les auspices de

S. Exc. Mgr Constantini, Délégué apostolique, est dirigée par le peintre Luc Tcheng, dont nous avons déjà parlé.

L'essor manifeste de l'Université catholique de Peïping a été constaté par les inspecteurs du Ministère chinois de l'Éducation. Ceux-ci ne cachèrent pas à la presse que c'était Fu-Jen qui, de toutes les universités officielles et privées de Peïping, avait fait le plus de progrès.

IVe Congrès national de l'Union Missionnaire du Clergé de France

Après les Congrès de Paris, en 1931, de Strasbourg, en 1933, et de Lyon, en 1935, qui avaient marqué le progrès continuel et réconfortant de l'Union Missionnaire du Clergé de France, le quatrième Congrès national, qui s'est tenu à Paris à la fin du mois de juillet, a été une preuve nouvelle de l'attachement du clergé de France aux œuvres missionnaires et de sa soumission entière et intelligente aux directives missionnaires pontificales.

Ce congrès avait été fort bien préparé par Mgr Boucher, qui, depuis l'an dernier, avait pris la difficile succession de Mgr Olichon. Comme celui-ci, Mgr Boucher fut un animateur entreprenant et un ardent apôtre des missions, auxquelles il rendit les plus grands services, soit par les postes de direction de l'OEuvre apostolique, des Œuvres de la Propagation de la Foi et de Saint-Pierre-Apôtre, enfin de l'Union Missionnaire du Clergé qu'il avait occupés, soit par ses publications, en particulier le *Petit Atlas des Missions*, ouvrage très utile à quiconque veut étudier les questions missionnaires. Mgr Boucher vient de mourir, quelques jours après le Congrès de l'Union Missionnaire du Clergé, et sa perte est douloureusement ressentie par les amis des Missions.

Parmi les rapports présentés au cours de ce Congrès, nous en signalons quelques-uns qui méritent une attention particulière [5] : celui de S. Exc. Mgr Lamy, archevêque de Sens, qui présenta un remarquable exposé théologique de la doc-

5. Ils seront publiés dans la *Revue de l'U.M.C.*, 5, rue Monsieur, Paris-VII°.

trine du Corps mystique du Christ; celui du R. P. Augustin Bernard, S. J., qui montra l'importance du clergé indigène, son développement actuel et les progrès attendus au cours des prochaines années. On sait que rien qu'en Chine vingt-trois circonscriptions ecclésiastiques sont actuellement confiées à des évêques indigènes, une dizaine dans l'Inde anglaise, trois au Japon et deux en Indochine.

M. Boisard, vice-supérieur de la Société de Saint-Sulpice, exposa en termes vraiment émouvants les relations qui devaient exister entre les prêtres français et le clergé indigène des pays de mission, en insistant sur les responsabilités personnelles de chaque prêtre vis-à-vis de l'évangélisation du monde.

Mgr Beaupin, directeur du Comité des Amitiés Catholiques, fit un tableau de l'activité des organisations internationales (Société des Nations, Bureau international du travail, Institut international de coopération intellectuelle, etc.) dans leurs rapports avec les questions qui intéressent l'apostolat missionnaire.

Une séance du Congrès fut spécialement consacrée à l'Art chrétien indigène : dans l'immense salle Wagram, où avaient été conviés les membres des Œuvres pontificales missionnaires, venus en très grand nombre, M. Louis Gillet fit ressortir de façon lumineuse à quel point cette question de l'adaptation artistique était importante pour le développement des Missions, et surtout comment elle était essentielle à l'évangélisation justement comprise, afin d'intégrer le catholicisme dans toute la vie sociale et culturelle des peuples indigènes. Ensuite M. Schüller, conservateur du musée des Missions à Aix-la-Chapelle, qui s'est spécialisé dans cette question sur laquelle il a donné plusieurs publications, en particulier un très joli album des reproductions de la Sainte Vierge dans les différents arts indigènes, présenta une cinquantaine de très belles vues, choisies parmi la volumineuse collection qu'il a réunie à Aix-la-Chapelle. Au cours de la même séance, on entendit des chants russes qui, par leur caractère si profondément religieux, témoignaient à leur façon de l'universalité du christianisme.

Deux discours de ce Congrès en tracèrent nettement l'orientation : Mgr Boucher, dans un excellent rapport introductif, et S. Ém. le Cardinal Verdier, archevêque de Paris,

montrèrent également la rapide évolution des pays de missions et la nécessité absolue, pour les missionnaires aussi bien que pour les prêtres de chez nous, de s'adapter aux conditions nouvelles de l'apostolat. Rappelant avec émotion le souvenir du Congrès jubilaire de la J.O.C., le Cardinal Verdier montra que les Missions devaient, comme la J.O.C., travailler sur le double plan humain et surnaturel, apporter à toutes les âmes les lumières de la foi et la force de la grâce et aussi contribuer au progrès social et culturel des nations évangélisées. En ces quelques mots riches de substance, le Cardinal Verdier exprimait à merveille la tâche si complexe et si lourde de l'Église qui, pour ses vastes desseins d'extension aux dimensions du monde aussi bien que pour la tâche de reconquête et d'approfondissement de l'Action catholique, attend la collaboration de tous ses fils dévoués.

PAUL CATRICE.

Exposition mariale orientale à Paris

A l'occasion du Jubilé, une Exposition mariale orientale aura lieu en février prochain, au siège de *La Vie Spirituelle*, 29, boulevard de La-Tour-Maubourg.

Organisée sous le haut patronage de S. Exc. Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de S. Ém. le Cardinal Verdier, par le Centre dominicain d'Études Russes (39, rue François-Gérard, Paris-16e), avec le concours des différentes Missions de rite oriental à Paris, cette exposition groupera les objets et publications ayant trait au culte de la Très Sainte Vierge dans les différents pays de rite oriental.

Au cours de cette exposition, les 28 février, 1er et 2 mars, sous les auspices de *La Vie Spirituelle* et du Groupe catholique russe *Istina*, un Congrès marial, où seront exposées la doctrine catholique et la doctrine orthodoxe relatives à l'intercession de la Très Sainte Vierge, mettra en relief l'unité de la foi chrétienne sur ce point fondamental de la tradition dogmatique.

Nous reviendrons sur ces différentes manifestations mariales dans les prochains numéros de notre revue. Dès maintenant, nous invitons nos lecteurs à prier pour leur succès et à participer à la souscription ouverte en vue de leur organisation. (Chèque postal, Éditions du Cerf, Paris, C.C. 1436.36. — Bien libeller l'envoi : *Pour l'Exposition-Congrès marial.*)

L'Union Eucharistique

A l'heure où, de divers côtés, le désarroi général s'accentue au point de menacer la paix des peuples, et où la persécution religieuse sévit en plusieurs nations, l'*Union Eucharistique* doit multiplier ses efforts pour entrer de plus en plus dans « l'universelle croisade de prières et de pénitences » que le Saint-Père demande.

On le sait, l'Union Eucharistique demande à ses mem-

bres de vivre une vie chrétienne chaque jour plus profonde en vivant de la messe et en participant quotidiennement, si possible, aux saints mystères dans un esprit apostolique. L'Union Eucharistique fait de la messe le centre de la vie et du rayonnement apostolique du chrétien, le centre, aussi, de sa vie intérieure, et elle invite les fidèles à unir toujours plus généreusement, du matin au soir, au milieu des peines et des contrariétés de la vie, leur oblation personnelle à l'oblation perpétuelle du Christ.

Plus spécialement, en nos jours troublés, l'Union Eucharistique aspire à établir dans le monde entier comme un incessant acte d'adoration et de supplication pour la pacification du monde.

Dans ce but, elle demande aux *prêtres*, aux pauvres missionnaires, de bien vouloir s'engager à célébrer la sainte Messe à ladite intention, une ou plusieurs fois par an.

Elle demande aux *communautés* religieuses de faire célébrer, dans leur chapelle, la sainte Messe pour la pacification du monde et d'unir leur supplication et leur oblation personnelle à celle de la divine Victime, dans ce même but apostolique.

Elle demande aux *fidèles*, aux malades, de s'unir, avec une foi toujours plus éclairée au Sacrifice rédempteur du Christ. Qu'ils fassent célébrer des messes, qu'ils assistent le plus souvent possible au saint Sacrifice et offrent leurs communions pour obtenir la paix, que Lui seul peut donner au monde.

Fondée sur le saint Sacrifice de la Messe, dont elle désire assurer la célébration incessante à une intention déterminée, l'Union Eucharistique appuie la vie spirituelle de ses associés sur l'admirable encyclique *Miserentissimus Redemptor* de S. S. Pie XI, et elle recherche ses règles de pensée, de vie intérieure et d'apostolat dans les encycliques récentes, et particulièrement celle sur *Divini Redemptoris*.

Pour les renseignements et inscriptions à l'Union Eucharistique, s'adresser :

à la direction de l'Union Eucharistique, « Angelico », 1, Salita del Grillo, Roma-2;

à El-Goléa, par Gardaia (Sud-Algérien);

au Centre français de Paris, *La Vie Spirituelle*, 29, boulevard La-Tour-Maubourg.

LECTURES

Quelques livres missionnaires

Dom Théodore Ghesquière : *Mathieu de Castro, premier Vicaire apostolique aux Indes. Une création de la Propagande à ses débuts.* Louvain, « Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique », 1937, in-8 de 151 pp., 6 belgas.

Un jeune moine bénédictin de la grande Abbaye missionnaire de Saint-André-lez-Bruges, Dom Théodore Ghesquière, actuellement maître des novices, a présenté, après des études supérieures à Rome, une thèse de doctorat en histoire ecclésiastique à l'Université de Louvain. Cette thèse est consacrée à un épisode fort intéressant des débuts de l'histoire missionnaire moderne : on sait que la Congrégation de la Propagande, dès sa fondation, au début du XVII[e] siècle, se préoccupa d'enlever aux Espagnols et aux Portugais le monopole, si dangereux pour le succès des missions, qu'ils prétendaient exercer dans la direction et l'organisation des Missions. L'une des méthodes employées, et sans doute la plus importante, fut la nomination de Vicaires apostoliques qui relevaient, non plus comme les Évêques nommés jusqu'alors en missions, de la couronne d'Espagne ou du Portugal, mais directement du Saint-Siège. Le premier Vicaire apostolique nommé par la Congrégation de la Propagande fut Mathieu de Castro, un brahme indien, ce qui est en même temps un témoignage intéressant pour l'histoire du clergé indigène. L'épiscopat de Mathieu de Castro fut fort mouvementé, tant à cause du caractère difficile de l'Indien que de la vive opposition rencontrée auprès du clergé missionnaire. Mais la Propagande tint bon sur les principes, et le P. Ghesquière note avec raison que si ce premier essai se

conclut en somme par un échec, il fut aussitôt suivi de la nomination de Vicaires apostoliques membres de la nouvelle Société des Missions étrangères de Paris, et ce fut dès lors une ère nouvelle pour les Missions.

Cette étude fort poussée et érudite est un bel hommage rendu à la doctrine universaliste de l'Église qui s'efforce de surmonter les particularismes et les intérêts locaux.

David Lathoud, Assomptionniste : *Marie-Pauline Jaricot.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1937, 2 volumes in-8 de 241 et 271 pp., avec 28 gravures, 10 fr. le volume.

Marie-Pauline Jaricot fut à l'origine de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et de l'Œuvre du Rosaire vivant, elle fut mêlée aussi à beaucoup d'autres initiatives lyonnaises, et l'on trouve aussi son action dans la fondation de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Le R. P. Lathoud publie une biographie fort détaillée [1] de Pauline Jaricot, avec préface de Mgr Lavarenne, vice-postulateur de la cause de béatification. Le premier volume traite particulièrement les origines de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et expose longuement la part de Pauline Jaricot dont plusieurs personnes ont voulu rejeter le rôle prépondérant dans cette fondation.

L'œuvre des moines bénédictins d'Amay. Prieuré d'Amay-sur-Meuse. Brochure illustrée de 80 pp.

A l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de leur monastère, les Bénédictins d'Amay rééditent, avec la lettre de S. S. Pie XI qui fut à leur origine, le programme initial de leur œuvre ; ils exposent en même temps la situation actuelle et les résultats acquis : en outre de la vie conventuelle et des Offices liturgiques célébrés chaque jour à la fois en rite byzantin et en rite latin, relations nombreuses

1. Avec un luxe de références et de documentation qui restreint l'étendue du public auquel cette biographie peut s'adresser. Dans la *Revue d'histoire des missions*, Mgr Boucher a discuté du point de vue historique certains passages de ce livre.

avec les Orientaux, travaux auprès des catholiques d'Occident pour leur faire connaître les Églises d'Orient, publication d'une revue bimestrielle, *Irénikon*, de 250 reproductions d'art religieux slave qui forment une collection fort appréciée. Un chapitre de la brochure (pp. 51-70) reproduit une excellente étude de Dom Lambert Beauduin sur les questions si délicates de retours individuels ou retours en corps à l'Église catholique et sur la méthode psychologique de rapprochement avec nos frères séparés.

Georges Goyau : *La Congrégation du Saint-Esprit*. Paris, Grasset, 1937, in-16 de 284 pp., 18 fr.

M. Georges Goyau s'est chargé de présenter dans la collection « Ordres monastiques et Instituts religieux » la Congrégation missionnaire des Pères du Saint-Esprit. Il le fait, comme dans ses autres ouvrages missionnaires, avec son beau talent qui unit la compétence historique, un sens remarquable de la synthèse et l'ardeur apostolique. M. Goyau raconte successivement les origines des deux Congrégations : celle du Saint-Esprit, qui s'occupa de former un clergé pour les colonies françaises, et celle du Saint-Cœur de Marie, fondée par les Pères Tisserant, Le Vavasseur et Libermann (Juif converti), pour l'apostolat des Noirs. Ces deux Congrégations ont fusionné pour former l'actuelle dont M. Goyau décrit la vie et la spiritualité missionnaires. « L'Esprit, qui souffle où il veut, souffle dans l'âme d'un Juif malade, et l'Esprit, en agissant ainsi, prépare l'expansion et le renouveau d'une congrégation qui, deux cents ans auparavant, était éclose sous son patronage. Dans les ténèbres de l'Afrique noire, la lumière alors commence de poindre. L'histoire des Spiritains est l'un des plus éclatants témoignages de l'assistance de l'Esprit, de ses voies imprévues, de sa patiente et souveraine puissance » (p. 282). Très beau livre d'histoire et d'apostolat sur une des plus méritantes Congrégations missionnaires [1].

1. Nous signalerons à cette occasion les quatre séries de petits récits missionnaires (en fascicules illustrées de 4 pp.), éditées par la revue pour jeunes, *Missions* (Pères du Saint-Esprit), que nous avons déjà vivement recommandée. Ces feuillets peuvent utilement

S. Exc. Mgr Fourcadier, S. J., Vicaire apostolique de Tananarive : *La vie héroïque de Victoire Rasoamanarivo*. Paris, Éditions Dillen, 1937, in-8 de 123 pp., sans indication de prix.

Victoire Rasoamanarivo, dame de la Cour de la reine des Hovas à Madagascar, belle-fille du premier ministre à Tananarive, avant l'occupation française, fut une catholique d'une piété et d'un dévouement extraordinaires; c'est grâce à elle, pour une grande part, que fut sauvé le catholicisme à Madagascar durant les années qui précédèrent l'occupation française. En janvier 1934, tous les Vicaires apostoliques de Madagascar, réunis à Tananarive pour le premier Congrès eucharistique, s'adressèrent au Saint-Siège afin de hâter le procès de béatification de cette Malgache. Cette vie est bienfaisante et montre le rayonnement de la sainteté parmi toutes les races.

Victor Hostachy, missionnaire de Notre-Dame de la Salette : *Une belle mission à Madagascar*. Lyon, Librairie Emmanuel Vitte, 1937, in-8 de 316 pp., avec 35 gravures hors-texte et deux cartes, 10 fr.

Histoire du Vicariat apostolique d'Antsirabé, confié aux missionnaires de Notre-Dame de la Salette : les premiers missionnaires partirent en 1899, la mission fut érigée en Préfecture en 1913, puis en Vicariat en 1918. En 1933, les fidèles étaient 101.793 sur une population de 206.500 (dont 70.000 protestants). Les résultats de trente-cinq années de travail étaient donc vraiment consolants, malgré les stupides oppositions et difficultés de toutes sortes faites aux missionnaires au temps du combisme et d'Augagneur. On aimera lire cet entraînant récit d'une Mission prospère que dirige depuis sa fondation S. Exc. Mgr Dantin, apôtre infatigable et éclairé qui, entre autres, s'est préoccupé avec soin du clergé indigène.

servir la propagande missionnaire parmi les jeunes (le cent 15 fr.; le mille 135 fr. pour les grands modèles, 11 et 95 fr. pour les petits modèles; séries pour les garçons et pour les filles).

GERVAIS QUÉNARD, supérieur général des Augustins de l'Assomption : *Le miracle des Églises noires*. Paris, Bonne Presse, 1937, 15×20, 144 pp., avec nombreuses illustrations, sans indication de prix.

Le Supérieur général des Assomptionnistes a visité, à la fin de 1935, la nouvelle mission de sa Congrégation au Congo belge (près du Lac Édouard); il donne un récit enthousiaste de son voyage à travers ces missions noires, aussi florissantes que celles de Ruanda-Urundi. Le R. P. Quénard parle très chaleureusement du travail missionnaire des Pères Blancs, Prêtres du Sacré-Cœur, Pères du Saint-Esprit, etc., et fait un bel éloge de M. Ryckmans, gouverneur général du Congo belge. La lecture de cet opuscule est réconfortante.

J. DUROUKE, missionnaire salésien : *Sur le fleuve de la mort*. Lyon, Librairie Emmanuel Vitte, 1936, in-16 de 120 pp., avec de nombreuses illustrations, 5 fr.

Émouvant récit de la mort de deux missionnaires salésiens tués par les Indiens Chavantès à la recherche desquels ils avaient dépensé d'inlassables efforts pour les atteindre et les évangéliser. Cette dure et méritante mission du Matto-Grosso (Brésil) est ainsi consacrée dans le sang. Les catholiques prieront pour ces courageux missionnaires salésiens, voisins et compagnons de peines des missionnaires dominicains au Brésil.

VINCENT LEBBE : *Histoires chinoises*. Louvain, Société auxiliaire des Missions, 1937, 12×17, 96 pp., 4 fr.

Réédition d'un opuscule du grand missionnaire chinois dont les *Histoires chinoises* ont déjà fait tant de bien et suscité bien des vocations missionnaires comme provoqué des sympathies pour la Chine. Cette brochure peut être cédée à des conditions avantageuses pour la propagande missionnaire.

PAUL CATRICE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Abbé L. Soubigou, *Moïse et nous*. 1 vol. in-8° cour. Lethielleux, éd., Paris. 18 fr.

Cette « étude biblique » retrace l'histoire du prodigieux Exode qui conduisit le peuple élu d'Égypte en terre promise, et fait revivre la personnalité puissante de Moïse. L'auteur s'attache à montrer combien est proche de nous, malgré le recul du temps, la figure de ce grand contemplatif, premier législateur d'Israël.

Préparé par un voyage d'études dans la péninsule sinaïtique, appuyé sur une érudition solide sans lourdeur, abondamment illustré de photographies et de cartes, cet ouvrage aidera les lecteurs à comprendre le texte biblique souvent fort difficile. Une bibliographie très complète et méthodiquement disposée guidera ceux qui voudraient se renseigner davantage sur le sujet.

Il serait à souhaiter que des études aussi nourries sur les principaux personnages de la Bible permettent aux fidèles qui sont leurs héritiers spirituels de les mieux connaître et de pénétrer dans leur intimité.

Chanoine Cristiani, *Le Retour à l'Évangile*. 1 vol. in-8° cour. Vitte, éd., Paris-Lyon. 12 fr.

Dans ces causeries, l'auteur aborde le problème du salut de la société. La civilisation est en péril : d'où viennent les menaces? Quels sont les remèdes? Seule la religion du Christ fait régner Dieu parmi les hommes et, avec Dieu, l'ordre qui fonde la civilisation.

Ces pages, sans grande originalité ni grande profondeur, offriront toutefois une lecture profitable. On y regrette certaines expressions malheureuses : les paraboles « devinettes spirituelles » (p. 191); « ces *rêveurs* d'infini et d'éternité que l'Évangile a fait de nous ».

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).